

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Tendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNEE, No 570 - SAMEDI, 6 AVRIL 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



CHENG YEN HOON, plénipotentiaire chinois



SOLDATS CHINOIS PORTANT DES PROVISIONS



C. A. FRIPP -

LE CONFLIT CORÉEN ENTRE LA CHINE ET LE JAPON. - SOLDATS CHINOIS TUANT DES CORÉENS

Prenez *racine* pour faire une *souche* durable et fertile, *campêche* souvent la discorde, et soyez du *bois* dont ont fait des bons ménages.

Le baron de L... est un agronome des plus distingués ; il obtient à tous les concours régionaux une médaille d'or pour ses échantillons de la race porcine ; voici la lettre qu'il a reçue d'un fermier admirateur de ses produits :

Monsieur, je vous ai cherché dans tous les coins de la foire du chef-lieu, sans vous rencontrer.

Il y avait beaucoup de bêtes, mais je n'y ai pas trouvé un seul cochon de votre espèce.

Veillez me dire si vous êtes disposé à m'en vendre une paire.

O. BRISÉ.

CHATEAUGUAY

IV

Le *Témoin oculaire* continue :

La rive droite de la rivière était couverte d'un bois épais, et l'on eut aussi le soin de se mettre en garde auprès du gué, et l'on porta en avant de l'autre un piquet de soixante hommes de la milice de Beauharnois.



La rivière fait un coude à cet endroit et s'approche de la position choisie par Salaberry sur la rive gauche. Le gué est à vingt arpents plus bas. Si les Américains avaient pu s'avancer par la forêt de la rive droite et traverser la rivière au gué, ils auraient pris Salaberry par le derrière de ses retranchements. La garde du gué se plaça sur la rive gauche, tandis que les soixante hommes de Beauharnois se tenaient presque vis-à-vis sur la rive droite, dans un terrain assez marécageux et planté d'arbres clairsemés.

Le lieutenant-colonel ne borna pas son attention aux ouvrages ci-dessus. Pour assurer sa protection davantage, il ordonna à un parti de trente bûcherons, de la division de Beauharnois, d'aller en avant de la première ligne afin de détruire les ponts et de faire des abatis.

La première ligne, celle où la bataille eut lieu, était du côté nord de la coulée Bryson, rive gauche. Les trente bûcherons allèrent donc dans la direction du sud, suivant la grande route et s'avancant vers Hampton qui ne devait pas être encore arrivé à Ormstown, car il y a moins de quatre milles de la coulée Bryson à ce lieu.

En conséquence, tous les ponts furent détruits dans l'espace d'une lieue et demie, et il fut fait un abatis formidable à environ un mille en avant de la première ligne, s'étendant du bord de la rivière à trois ou quatre arpents dans le bois, où il joignait, sur la rive droite, une terre marécageuse ou avane, laquelle il était presque impossible de passer.

En d'autres termes, il y avait une savane sur la rive droite ; vis-à-vis de cette savane, on abatit des arbres en chevaux de frise, formant un barrage de trois ou quatre arpents de long, coupant la route publique, rive gauche, les terres labourées et allant finir à l'orée du bois.

Les quatre lignes (déjà établies et situées plus bas) étaient ainsi complètement à couvert. On savait bien que l'ennemi avait une dizaine de canons, et il lui devenait impossible de les amener.

C'est à la force de la position choisie et fortifiée de la sorte, ainsi qu'à l'héroïsme de notre petite armée que nous devons la victoire brillante qui a été obtenue. Les talents l'habileté d'un officier commandant ne se distinguent pas

moins sans doute dans le choix de son terrain, avant la bataille, que dans la disposition de ses troupes au fort de la mêlée, et l'on ne fera que rendre justice au lieutenant-colonel de Salaberry en disant que lui seul doit être loué de l'arrangement admirable établi pour la défense de son poste.

Après que le colonel de Salaberry eut fait ces dispositions judicieuses, le major-général De Watteville vint voir le camp, et lui fit l'honneur d'approuver tout ce qu'il avait fait.

Le *Témoin* sait bien ce qu'il veut dire, mais il ne s'exprime pas clairement. Les travaux durèrent du 22 au 25 octobre inclusivement, et lorsque Watteville survint, l'après-midi du 25, tout était fait et fini. Le *Témoin* continue :

Quoique les abatis eussent été achevés le second, on tint continuellement en cet endroit des partis de travailleurs, afin de les rendre encore plus formidables ; on envoya des troupes en avant pour les protéger, et il y avait toujours, en outre, à l'arrière un piquet nombreux.

Cette rédaction, depuis les mots "Après que", jusqu'au mot "nombreux" est fautive en ce sens qu'elle renverse l'ordre chronologique et place l'inspection de Watteville au 22 octobre, après quoi les travaux auraient été poursuivis encore quelques jours. Je le répète, ces travaux venaient d'être achevés, l'après-midi du 25 lorsque Watteville se montra. Le *Témoin* n'a pas pesé ses phrases et les a envoyées à l'imprimeur telles qu'elles sortaient de sa plume, au premier jet.

Le "piquet nombreux" placé en arrière, est celui du gué dont j'ai parlé.

On voit par ces observations combien il est difficile de lire un récit fait par un bon témoin, puisqu'il faut, pour l'interpréter, savoir déjà par le détail les choses dont il nous entretient.

Benjamin Sulte

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Mme Testard de Montigny, veuve du Dr Eusèbe Larocque, frère de feu Mgr Joseph Larocque, est décédée dans le courant de la semaine dernière à Saint-Jérôme.

* *

On annonce que notre compatriote, le Dr Jules Jehin-Prume qui étudie à Paris depuis plus d'un an, vient d'être nommé chef de Clinique du Dr Charles Abadie, célèbre spécialiste de Paris.

* *

M. Takahaski, le libraire japonais si bien connu de cette ville, parle de faire une tournée de six mois au Canada et aux Etats-Unis, qu'il emploiera à faire des conférences sur la guerre entre la Chine et le Japon.

* *

Sir Donald Smith a été nommé président de l'exposition internationale de 1896 à Montréal, et M. S.-C. Stevenson a envoyé à sir Mackenzie Bowell une lettre lui demandant une audience pour la délégation qui doit voir les membres du gouvernement au sujet de cette exposition.

* *

Le 26 mars, de grandes fêtes ont eu lieu en Allemagne, en l'honneur du prince de Bismark qui a atteint le 1er avril sa quatre-vingtième année. Le prince a été comblé d'honneurs par l'empereur, et a reçu les délégués des différents corps du gouvernement impérial.

* *

ERRATUM.—Dans la jolie poésie de M. Z. Mayrand, *Soleil de mars*, publiée la semaine dernière par le MONDE IL-

LUSTRÉ, une erreur typographique regrettable nous fait dire "Salut brave mois de mars". Or, c'est "Salut beau mois de mars" qu'il aurait fallu dire.

* *

Le Rév. Frère Théodore, né Georges-Octave Adam, de la Congrégation des Frères de la Charité, est mort à l'Ecole de Réforme, en cette ville. Les funérailles ont eu lieu le 27 mars, à huit heures, dans la chapelle de l'institution, rue de Montigny. Le Frère Théodore était âgé de quarante-cinq ans, deux mois et onze jours.

* *

Un curieux cas est soumis à la Cour Supérieure de Montréal : la compagnie de téléphone Bell poursuit la compagnie des tramways électriques pour les perturbations que cause dans la transmission de ses messages téléphoniques le voisinage des fils puissamment électrisés des chars urbains. Or chaque compagnie ayant reçu de la ville une charte l'autorisant à se servir de l'électricité pour faire fonctionner ses appareils, on se demande quelle va être la décision de la Cour.

* *

Le 27 mars dernier, *Antigone* fameuse tragédie de Sophocle, a été représentée en grec, au Collège de Montréal. C'est pour la première fois qu'une pièce du théâtre grec est représentée dans toute son intégrité sur une scène canadienne, et le public doit ses félicitations à MM. les abbés Schlickling et Laliberté, P.S.S., qui ont eu l'heureuse idée d'organiser cette représentation.

La soirée a été un succès, et les élèves personnifiant les héros du drame ont mérité les applaudissements des spectateurs.

* *

Le *Monde*, à court de copie, sans doute, consacre un tiers de colonne, dans son numéro du vendredi 29 mars, à critiquer les quelques mots dont nous avons fait, la semaine dernière, accompagner le portrait de Mme Bouit. Il faut vraiment avoir la mauvaise volonté et le stupide esprit grincheux du *Monde* pour trouver matière à équivoque dans une phrase qui a été, nous en sommes convaincus, parfaitement comprise de tous les gens de bon sens. Mais, voilà, tout le monde n'a pas du bon sens ! Ah ! cher confrère du *Monde*, si nous voulions éplucher, nous aussi, votre prose, nous aurions, n'en doutez point, l'occasion de signaler au public plus d'une phrase *pharamineuse* comme vous dites si bien dans le style fleuri et distingué qui vous est tout particulier ! Et nous n'aurions pas loin à aller chercher ; lisez donc le dernier entrefilet de la colonne où vous nous critiquez si spirituellement, et où, en vous appuyant sur le *Free Press* et la *Tribune* s. v. p. vous annoncez que "le Manitoba ne consentira jamais à rétablir les écoles du moyen-âge qui existaient avant 1890 !"

Que l'artiste qui a écrit cela nous dise donc quelles sont les écoles du *moyen-âge* qui existaient après 1890.

Corrigez-vous donc avant d'essayer à corriger les autres.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—E. N. L., Saint-Jean.—Votre dernier envoi sera prochainement publié.

K., Yamaska.—Le *Trépas* paraîtra dans un court délai.

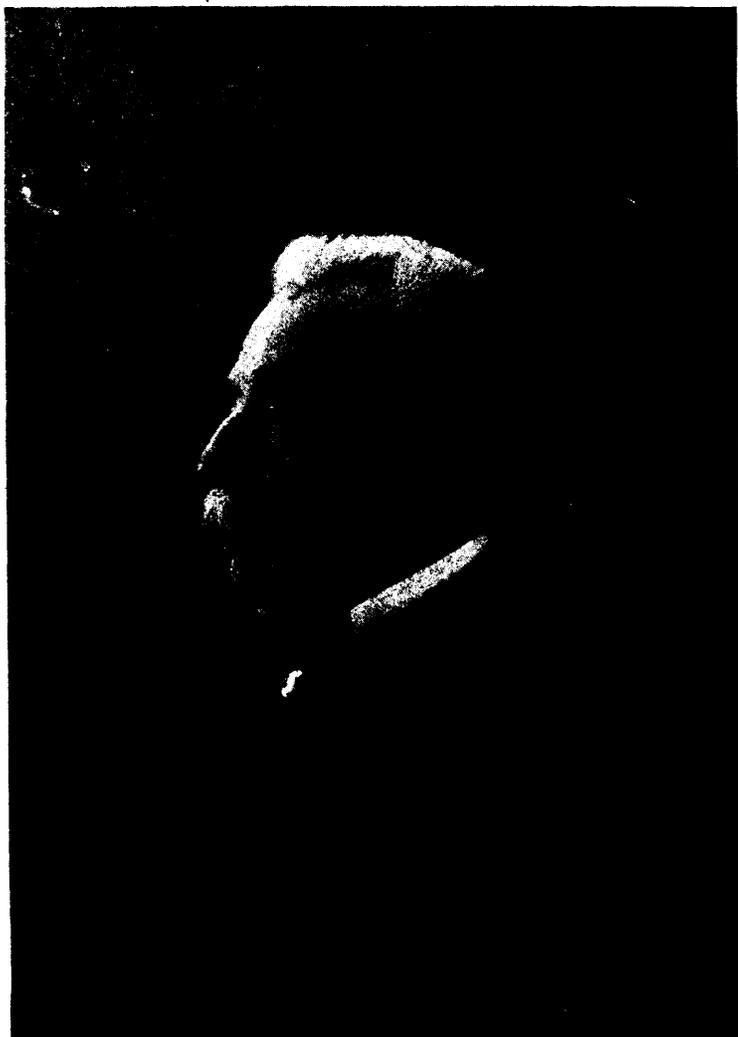
L., Montréal.—Nous avons bien reçu votre dernier essai poétique. Il serait bon, avant qu'il ne fut publié, de changer complètement le dernier hémistiche du 3e vers, le premier du 11e ; quant au douzième vers, il doit être également entièrement refondu.

Notre époque est une grande faiseuse de déclassés.—J. du TILLET.

Rien ne pare une femme qui aime comme le sentiment religieux ; il ajoute à la beauté, et embellirait la laideur si une femme qui aime pouvait être laide.—AUG. GUYARD.

Un diamant est un diamant, quand même vous le mettriez au doigt d'un mendiant. Seulement, au doigt d'un mendiant, personne ne voudrait croire que ce fût un diamant.—JER-ROLT.

On souffre quelquefois plus de la mort d'une illusion que de la perte d'une réalité.—G.-M. VALTOUR.



M. P.-E.-G. LAVIOLETTE, DÉCÉDÉ

Montréal a vu mourir, mardi le 26 mars, M. Pierre-Eustache-Godefroy Laviolette, ancien préfet du pénitencier de Saint-Vincent de Paul.

Ce citoyen distingué naquit le 1er novembre 1826 ; il était fils du poète Pierre Laviolette et de Marie-Elmire Dumont, co-seigneurse des Mille-Iles.

Il fit ses études au collège de Montréal, et pendant plusieurs années se consacra au développement de la colonisation dans les cantons du Nord.

Les services qu'il rendit au pays lui valurent d'être, durant dix-huit années consécutives, maire de Saint-Jérôme, et préfet du comté de Terrebonne.

La construction du chemin de fer du Nord ayant fortement lésé ses intérêts financiers, il refusa la nomination de conseiller législatif qu'on lui offrait en remplacement de M. Lemaitre, mais accepta la place de préfet du pénitencier de Saint-Vincent de Paul qu'il occupa durant sept années et dans laquelle il s'est illustré par sa conduite héroïque lors du fameux soulèvement des prisonniers. Couvert de blessures, il dut abandonner la position et depuis ne se remit jamais complètement.

En 1849, M. Laviolette avait épousé Mlle Marie-Octavie Globensky, sœur de M. C.-A.-M. Globensky, seigneur des Mille-Iles et cousine de lady Lacoste et de Mme juge Henri Taschereau.

De ce mariage lui survivent cinq enfants dont trois fils : MM. Dumont Laviolette, associé de la maison J.-L. Cassidy ; Sévère Laviolette, marchand de Saint-Jérôme, et le Dr Camille Laviolette.

Ne dites jamais des absents ce que vous n'oseriez dire en leur présence.

PAGES MYSTIQUES

Mme Séverine vient de réimprimer dans un nouveau volume (*Pages mystiques*, chez Empis), le récit de son entrevue avec Léon XIII — récit qui fit si grand bruit quand il parut dans le *Figaro*. Voici un fragment de cette très curieuse page :

UNE AUDIENCE DE LÉON XIII

Que c'est immense, ce Vatican, pour parvenir à atteindre la partie restreinte où le Pape vit confiné ! Que c'est haut, surtout ! Il faut gravir le perron d'entrée ; longer la galerie monumentale où devisent les gardes suisses, encore l'escalier de marbre — trois étages qui en valent bien six ! — franchir le Cortile Sannaso ; regimber trois autres étages, également de valeur double ; et traverser des salles en si grand nombre que la tête vous tourne et qu'on finit par ne plus distinguer rien !

J'ai entrevu seulement au passage, sur une merveilleuse tapisserie, le Christ accueillant la pécheresse blottie à ses pieds, y cherchant refuge contre la cruauté humaine. . . .

Tout à coup, dans cette solitude et ce silence, un coup de canon, discordant comme une fausse note. Il annonce aux Romains qu'il est midi. Et voici que lui répondent, frottinant les unes après les autres comme des vieilles femmes se rendant à la messe, toutes les pendules de l'antique palais. Il en est de vives et de lentes, d'alertes et de fatiguées ; des petites au timbre aigu, des grosses à voix de contralto. C'est un carillon familier, et d'une grâce infinie.

Un glissement de semelles sur le pavé de marbre, luisant comme s'il était mouillé ; un murmure de syllabes à peine distinctes, en cet idiome déjà si chuchoteur ; une sottane qui s'incline et attend, puis précède, se prosterne

au seuil d'une chambre voisine, s'efface, semble disparaître dans le mur. . . .

C'est mon tour d'audience.

J'entre, m'incline trois fois ; une main prend la mienne, me relève doucement :

— Asseyez-vous ma fille, et soyez la bienvenue. . . .

* * *

Très pâle, très droit, très mince, à peine accessible à la vue, tant il reste peu de matière terrestre en cette gaine de drap blanc, le Saint-Père siège, au fond de la pièce, dans un vaste fauteuil adossé à une console que surmonte un Christ douloureux.

La lumière, venant de face, tombe d'aplomb sur cet admirable visage de prélat latin, en fait ressortir les méplats, les finesses de modelé, la structure "primitive", au sens pictural du mot : vivifiée, animée, galvanisée, pour ainsi dire, par une âme si juvénile, si vibrante, si combative pour le bien, si compréhensive des misères morales, si pitoyable aux détresses physiques, que le regard étonné, semble une aube miraculeuse surmontant un déclin de jour. . . .

L'incomparable portrait de Chartran peut seul donner idée de cette acuité de vision. Mais encore est-il d'un éclat un peu bien somptueux ; et toute la pourpre qui flamboie, derrière la soutane neigeuse, met-elle aux joues un reflet, aux prunelles une étincelle, qui s'adoucissent dans la réalité.

Pour rendre mon impression, je dirai que j'ai trouvé le Pape "plus blanc" ; d'un rayonnement plus intime et plus émouvant ; moins souverain, davantage apôtre. . . presque aïeul !

Une bonté attendrie, timide, semblerait-il, est seulement dans le sourire. Et, en même temps, le nez long, solide, révèle la volonté, une volonté inflexible — *qui sait attendre !*

Léon XIII ressemble aux modèles du Péru-gin, et à tous ces portraits de donateurs qu'on voit dans les tableaux de sainteté, sur les vitraux des gothiques cathédrales, agenouillés, de profil, en leurs habits de laine, les doigts allongés et béatement rejoints, parmi les Assomptions, les Nativités, le triomphe des saints et la gloire de Dieu.

Il me paraît aussi incarner les armes de sa maison, le blason des Pecci, avec sa taille aussi svelte, aussi altière que le pin qui se silhouette en i sur le ciel bleu ; et, entre ses saupouettes, cette clarté d'étoile matutinal et précurseuse d'aurore qui tremble à la cime du grand arbre héraldique !

Mais ce qui, presque autant que le visage, attire et retient l'attention, ce sont les mains : des mains longues, fines, diaphanes, d'une pureté de dessin incomparable ; des mains votivement, avec leurs ongles d'agate, des ex-voto d'un ivoire très précieux, sortis pour quelque fête, du reliquaire.

La voix est comme lointaine, exilée par l'usage de l'oraison plus accoutumée à monter vers le ciel qu'à descendre vers nous. Et, pourtant, dans la causerie, elle revient, avec, de-ci, de-là, un ressouvenir d'intonation majeure qui en coupe la gentillesse mélodique.

Puis un rien, *gentillesse* du terroir, donne aux propos tenus une saveur particulière, les épice de nationalité. Alors que le Pontife s'exprime très correctement, très élégamment en français, à toute minute l'exclamation italienne par excellence : *Ecco !* (voilà !) revient, fait claquer ses deux syllabes comme un léger coup de fouet, qui active ou détourne la conversation.

Et les mots, dociles, prennent le galop, bifurquent, mènent où il plaît au Saint-Père d'aller.

Je le suis respectueusement, notant au pas-

age, de mémoire, les réponses qu'il veut bien me faire ; les sollicitant d'une brève interrogation lorsque je le puis ; remarquant combien sa pensée, d'essence toujours évangélique, revêt volontiers le peplum latin, se traduit en périodes cadencées, harmonieuses, révélant le délicat et docte lettré.

Comme j'ai parlé de Jésus pardonnant à ses bourreaux, alléguant leur ignorance en excuse à leur férocité ; comme j'ai demandé si, avant toute chose, il n'était pas du devoir chrétien de l'imiter :

—Le Christ, dit Léon XIII, a versé son sang pour tous les hommes, sans exception ; et même, de préférence, pour ceux qui ne croyant pas en lui, s'obstinant dans cette méconnaissance, avaient le plus besoin d'être rachetés. Envers ceux-là, il a laissé une mission à son église : les ramener à la vérité.

—Par la persuasion ou la persécution, Saint-Père ?

—Par la persuasion ! répond avec vivacité le pape. La tâche de l'Eglise n'est que douceur et fraternité. C'est l'erreur qu'elle doit atteindre, s'efforcer d'abatire ; mais toute violence envers les personnes est contraire à la volonté de Dieu, à ses enseignements, au caractère dont je suis revêtu, au pouvoir dont je dispose.

—Alors, la guerre de religion... ?

—Ces deux mots-là ne vont pas ensemble !

Et la main qui porte l'anneau épiscopal a fait un geste impératif.

Maintenant, Léon XIII parle de la France ; de la tendresse profonde qu'il lui porte ; de son désir de la voir prospère, sous quelque gouvernement qu'elle ait choisi.

Et brusquement, sans préparation une malice apparue soudain aux angles de sa bouche, aux coins de ses yeux :

—Et chez vous, que pense-t-on du pape ? Est-on content de lui ?

—Saint-Père...

C'est que je ne sais quoi répondre, en vérité. Il voit mon embarras, et, avec bonhomie, frottant ses longues mains pâles :

—Allez, allez ! N'ayez pas peur !

Je rassemble mon courage :

—Saint-Père, voulez-vous me permettre d'employer envers vous un terme très hardi ?

—Allez, allez !

—Eh ! bien, si les monarchistes en veulent au pape, les républicains de gouvernement l'exècrent : il en est la " concurrence " !

Un tout petit rire, tout voilé, tout discret, accueille l'aveu.

—Et les socialistes ?

—Pour les socialistes de gouvernement, les états-majors, encore la concurrence !

—Et le peuple ?

—Le peuple ! Jamais je ne me permettrais de parler en son nom. Il est plutôt indécis, je crois, vaguement méfiant... il a été tant trompé ! Mais tout de même, ça l'étonne, un Pape qui s'occupe de lui... et qui soumet les cardinaux !

Les longues mains pâles accentuent leur geste satisfait. Et souriant :

—Je ne veux pourtant pas être roi de France ! (sic)

* *

Maintenant, sans que j'ose l'interrompre, la grêle voix, seule, troue le silence :

—Quand donc comprendront-ils, tous, que l'Eglise ne veut pas, n'a pas à faire de politique ; qu'elle entend y demeurer étrangère, s'en tenir résolument écartée ? Mon Maître a dit : " Mon royaume n'est pas de ce monde. " Donc, le mien non plus ! J'aspire à la domination des âmes, parce que je veux leur salut, parce que je souhaite le règne de la fraternité entre les hommes, l'oubli des discordes, l'avè-

nement de la sainte paix, de la sainte pitié ! Mais rien que cela... cela seulement !

Le haut vieillard est presque debout, et ses yeux, plus lumineux encore, s'ourlent d'une brume.

Il s'est tu. Alors, très vite, presque bas, contente que j'ai été d'entendre bien parler de la France, dans cette ville toute pleine officiellement d'autres tendances :

—Saint-Père, vous savez, cet abbé Jacot, ce renégat, cet Alsacien-Lorrain qui prêche aux nôtres de là-bas la haine de la mère-patrie, il se vante d'être l'interprète de vos commandements ? Est-ce vrai ? Approuvez-vous son acte ?

—Je le déplore... répond gravement le Pontife. J'aime la France. C'est vers elle que mes yeux se tournent toujours quand ma voix s'élève du fond de ces chambres où j'erre depuis quinze ans... sans jamais sortir !

" Sans jamais sortir ! " a-t-il répété mélancoliquement, ce captif sans paille ni cachot, prisonnier de sa seule dignité, mais plus entravé par ces invisibles liens que par les lourdes chaînes de fer.

Je m'incline pour prendre congé ; la longue main pâle se pose doucement sur mon front :

—Allez, ma fille, et que Dieu vous garde !...

SEVERINE.

NOS GRAVURES

LE CONFLIT CORÉEN

Chang-Yen-Hoon, qui a été ambassadeur de Chine aux Etats-Unis, en Espagne et au Pérou, est maintenant ministre des affaires étrangères à Pékin. Il est âgé de cinquante-neuf ans. Il a été envoyé au Japon pour négocier la paix entre les deux pays. Mais les Japonais ont refusé d'entrer en pourparlers avec lui, parce qu'il n'était pas revêtu de pleins pouvoirs.

Nous montrons, dans nos dessins, le soldat chinois sous une double physionomie.

Voici d'abord le côté grotesque : un soldat ridiculement grossi par les fourrures qui l'enveloppent et portant des provisions.

Voici maintenant le côté horrible : des Célestes assassinant lâchement et cruellement de paisibles paysans coréens.

Toutes les notes, enfin !

EDMONTON

Un aimable correspondant d'Edmonton, Alberta, M. W. Gariépy, nous envoie quelques vues photographiques qui montreront à nos lecteurs le degré d'avancement où en est rendue cette jolie petite ville.

Les Canadiens-Français cherchant toujours à s'unir, en quelque endroit du monde qu'ils se trouvent, ont, par là comme ici leur société Saint-Jean-Baptiste admirablement organisée ; l'une des vues représente la procession des membres de cette société d'Edmonton, Fort Saskatchewan, Saint-Albert et Morinville, se rendant par l'avenue Jasper, Edmonton, à l'église paroissiale, le jour de la fête nationale, le 25 juin 1894.

Une autre vue représente les officiers de la société d'Edmonton, durant une réunion du comité de Régie.

Au mois d'octobre dernier, la banque Jacques-Cartier a établi une succursale à Edmonton. Nous donnons également une photographie de cet édifice, un des quinze ou vingt fondés dans le pays par cette belle institution financière canadienne-française. Le gérant, à Edmonton, est M. S.-R. Benoit.

Les communications entre les divers points de l'immense territoire du Nord-Ouest, ne sont pas toujours commodes, en hiver, et plusieurs

ont recours au seul moyen de transport efficace dans les vastes plaines couvertes de neige : la traîne tirée par des équipages de chiens. Une de nos vues représente un équipage de traînes et de chiens appartenant à MM. Larue et Picard, marchands d'Edmonton. Ces chiens sont employés à la place des chevaux pour transporter durant l'hiver, les marchandises d'Edmonton au grand lac des Esclaves, à une distance de cinq cent cinquante milles.

La petite ville d'Edmonton grandit sans cesse, et il serait à désirer que les Canadiens qui veulent se livrer à la colonisation se dirigeassent du côté de ce grand et beau nord-ouest canadien, plutôt que d'aller porter à l'étranger et leur industrie et la force de leurs bras.

L'HOSPICE AUCLAIR

La paroisse Saint-Jean-Baptiste possède maintenant un aile pour les vieillards ; cet hospice est dû à l'esprit d'initiative du Révd M. Auclair, curé de la paroisse depuis de nombreuses années. C'est donc à bon droit que cet établissement de bienfaisance porte le nom de l'homme dévoué et charitable à qui il doit l'existence.

LABELLE : INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE

Encore une jolie paroisse du Nord, où les colons qu'effraie la distance du Nord-Ouest pourraient trouver, avec des terres, l'aisance et le repos. La modeste chapelle, dont nous donnons une vue intérieure, a été le noyau autour duquel se sont groupés les premiers colons assez hardis pour donner le premier coup de pioche dans ces nouvelles contrées. A nous maintenant de continuer l'œuvre commencée et de ne point laisser perdre le fruit de tant de labeurs.

BIBLIOGRAPHIE

Le " Grand horoscope des dames et demoiselles ", par Mlle L. Nitouche. G.-A. & W. Dumont, éditeurs, 1826, rue Sainte-Catherine. Prix : 10c.

Le succès remporté par mon *Ami des salons* m'a fait naître à la pensée l'idée de parachever mon œuvre, c'est-à-dire de publier un horoscope complet, tout à la fois utile et agréable. Pour parvenir à mon but, il m'a fallu faire beaucoup de recherches, mais je ne regrette pas mes peines, parce que j'ai la satisfaction de me dire que j'ai réussi.

En outre de l'horoscope que l'on trouvera avec chaque mois de l'année, on pourra lire de plus une notice historique sur chaque mois de l'année, accompagnée de plusieurs poésies. Plusieurs de ces vers peuvent être mis dans les albums d'autographes.

J'ose espérer que mes bons lecteurs, et surtout mes excellentes lectrices, voudront bien reconnaître le travail que je me suis imposé pour leur faire plaisir. Ils me prouveront leur reconnaissance en lisant mon horoscope.

J'ajouterai un mot pour expliquer la raison qui m'a fait entreprendre ce travail.

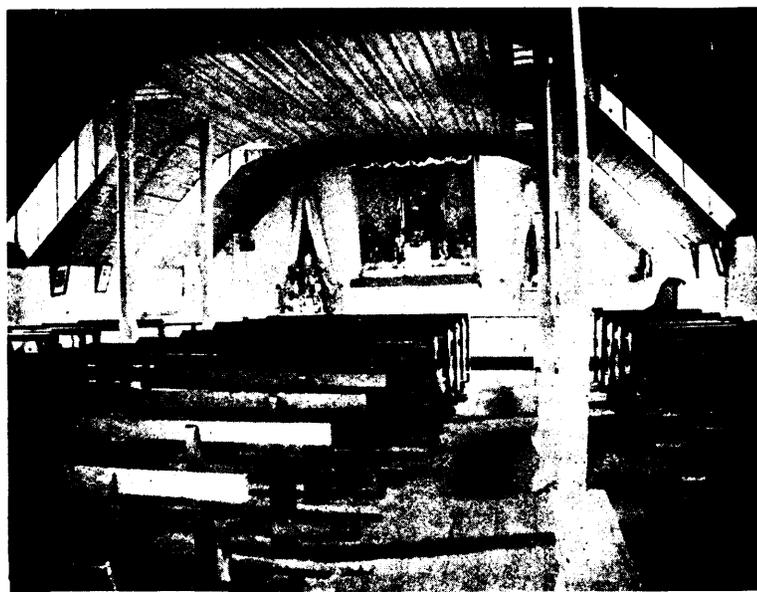
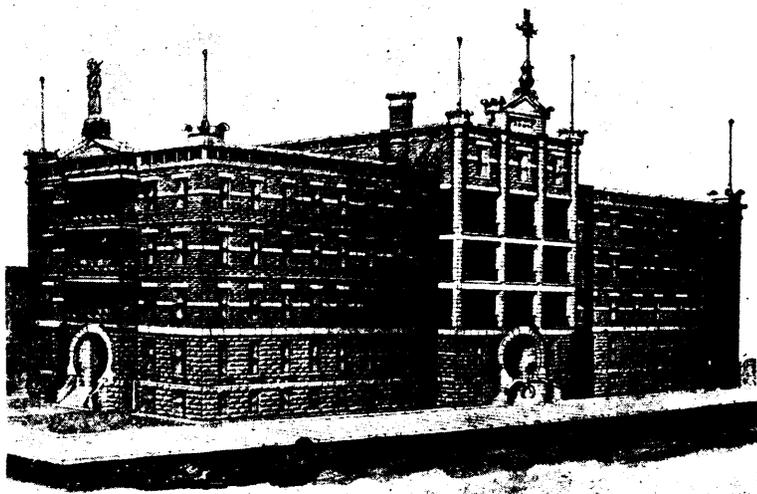
J'avais souvent entendu dire devant moi : Que j'aimerais à posséder un horoscope ! Pourquoi un écrivain ne se charge-t-il pas d'en écrire un ?

Toujours à l'affût de ce qui se dit et désirant également toujours faire plaisir au public galant, je me suis mis à l'œuvre. Après beaucoup de peines, je pense avoir réussi à faire un livre qui plaira à la majorité de mes bons lecteurs.

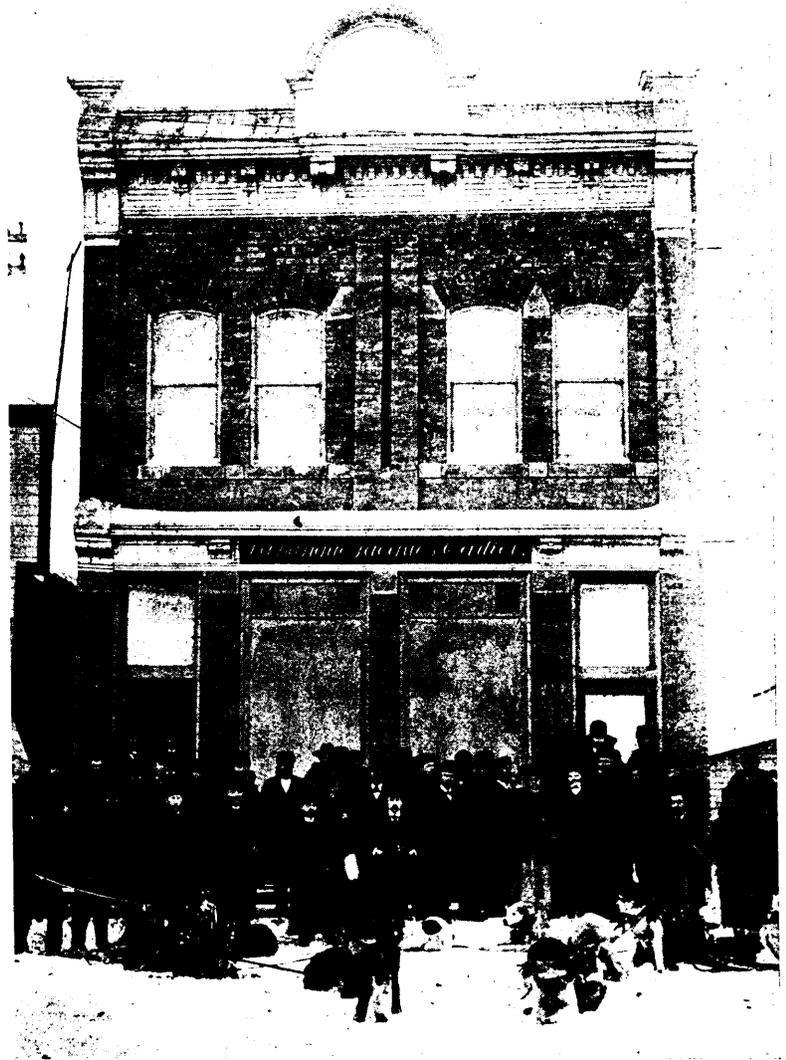
Pour cette raison, je publie sans crainte mon petit volume. Je le soumetts au jugement du grand public qui, je l'espère, me sera favorable.

Mlle L. NITOUCHE.

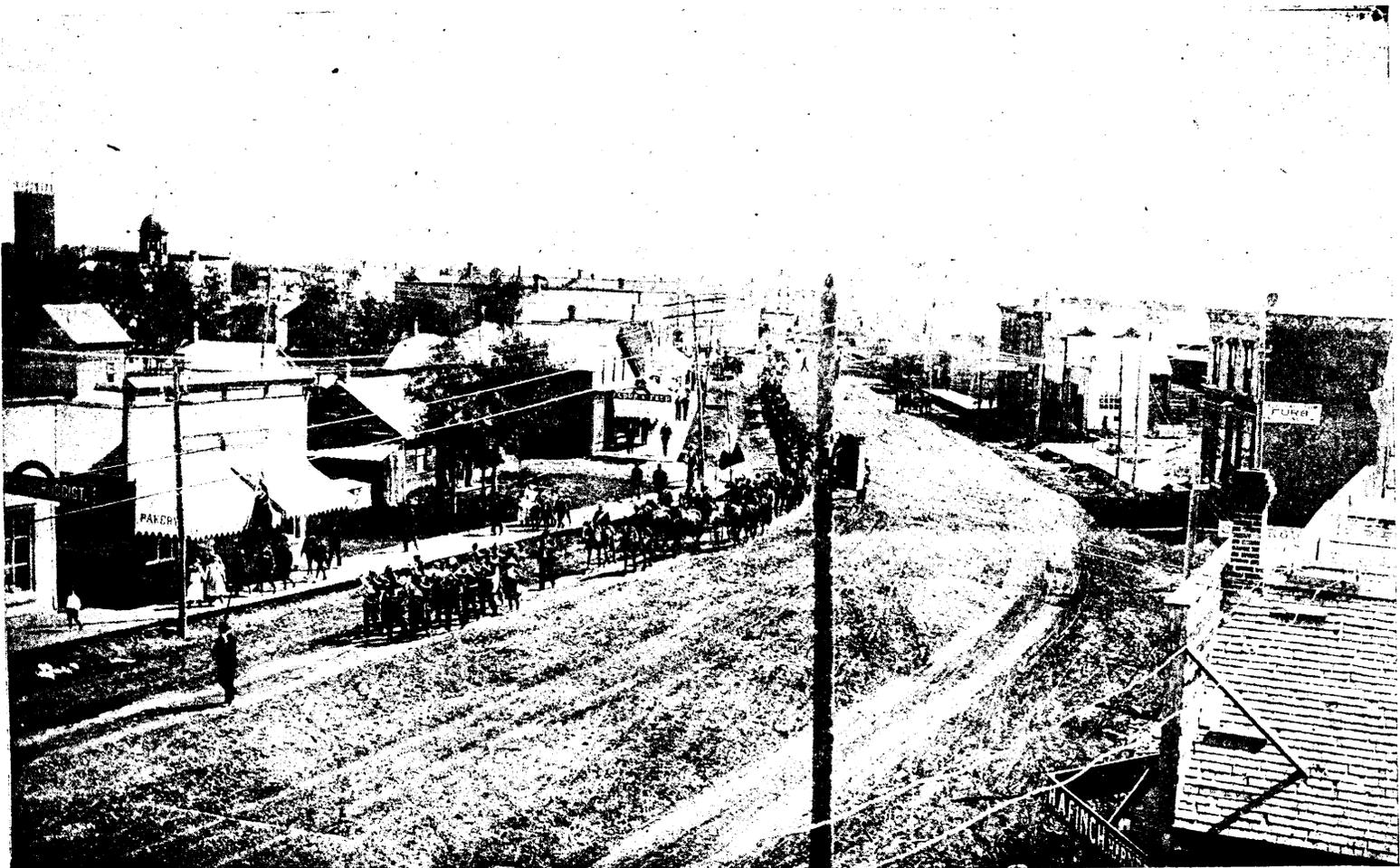
- Votre fille est mariée !
- Depuis un mois.
- Avantageusement ?
- Je crois bien ; son mari mène un grand train.
- Allons donc !
- Il est mécanicien sur la ligne du Pacifique.



1 MONTREAL. HOSPICE AUCLAIR 2 LABELLE. INTERIEUR DE LA CHAPELLE



EDMONTON (MANITOBA). SUCCURSALE DE LA BANQUE JACQUES-CARTIER



EDMONTON (MANTOBA) — LA PROCESSION DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE DANS LES RUES DE LA VILLE



EDMONTON (MANITOBA) ATTELAGE DE CHIENS DANS LES PRAIRIES DU NORD OUEST



A. PRINCE B. DUPLESSIS J. BRUNELLE, c.-od G. CORRIVEAU C. FAIRBANKS J. CHÉNIER A. F. DEGAGNÉ, ass.-c.-od.
 J.-H. RIVARD, tré. J.-H. GARIÉPY, 1er v.-p. G. ROY, prés. F. MARIAGGI, 2e v.-p. P. ROYAL, W. GARIÉPY, sec. S. LARUE

EDMONTON (MANITOBA) LES OFFICIERS DE LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE

VINCENT DE PAUL

LÉGENDE

Monsieur Vincent de Paul aumônier des galères,
Vieux prêtre humble de cœur et de mœurs populaires,
Quand il vient à Paris, demeure à l'hôpital
Du couvent qu'a fondé Madame de Chantal.
Sa chambre n'a qu'un lit et deux chaises de paille,
Et l'unique tableau pendu sur la muraille
Représente la Vierge avec l'Enfant Jésus.
Tout entier aux projets pieux qu'il a conçus,
Le saint prêtre est toujours en course et se prodigue,
Et revient tous les soirs, épuisé de fatigue.
Le zèle ne s'est pas un instant refroidi
De l'ancien précepteur des enfants de Gondi.
Quand il va visiter la mansarde indigente
Il s'en va demander l'aumône à la Régente.
Il sollicite, il prie, il insiste, emporté
Par son infatigable et forte charité,
Recevant de la gauche et donnant de la droite,
Pourtant il est malade et vieux et son pied boite.
Car, afin d'obtenir la grâce qu'il voulait,
Il a traîné six mois la chaîne et le boulet
D'un forçat innocent dont il a pris la place.
Déjà dans les faubourgs la pauvre populace,
Qui connaît bien son nom et qui le voit passer,
Le long des murs, alors qu'il vient de ramasser
Un nouveau né jeté sur la borne et qu'il sauve,
Commence à saluer ce bonhomme au front chauve
Et le suit en chemin d'un œil reconnaissant.

Mais, ce soir, vers minuit, le bon monsieur Vincent,
Regagnant son logis chez les Visitandines,
Au moment où les seurs sont à chanter matines,
Traîne son pied boiteux d'un air découragé,
Tout le jour bien qu'il soit souffrant, qu'il soit âgé,
Sous une froide pluie il a couru la ville.
Certes, on l'a reçu d'une façon civile,
Mais il demande trop, même aux meilleurs chrétiens.
Pour ses enfants trouvés et ses galériens,
Et plus d'un poliment déjà s'en débarrasse.
Tout l'argent de la reine est pour le Val-de-Grâce,
Et Mazarin, si fort pour dire : " Je promets ",
Devient en vieillissant plus ladre que jamais.
C'est donc un mauvais jour, mais enfin le pauvre homme
Revient, en disant qu'il va faire un bon somme,
Et se hâte, parmi la bruine et le vent ;
Lorsque, arrivé devant la porte du couvent,
Il aperçoit par terre et couché dans la boue
Un garçon d'environ dix ans ; il le secoue,
L'interroge ; l'enfant depuis l'aube est à jeun,
N'a ni père ni mère, est sans asile aucun,
Et répond au vieillard d'une voix basse et dure.
— Viens, dit Vincent, mettant la clef dans la serrure ;
Et prenant dans ses bras l'enfant qui le salit,
Il monte à sa cellule et le couche en son lit ;
Puis, songeant qu'à minuit en janvier le froid pince,
Et que sa courte-pointe est peut-être bien mince,
Il ôte son manteau tout froid du vent du Nord
Et l'étend sur les pieds du petit qui s'endort.
Alors, tout grelottant et très mal à son aise,
Le bon monsieur Vincent s'accouda sur sa chaise
Et devant le tableau pendu contre le mur
Il pria.

Mais, soudain, la madone au front pur,
Qui parut resplendir des clartés éternelles,
S'anima. Dans ses yeux aux profondes prunelles
Brillèrent des regards qu'ils n'avaient jamais eus,
Et, dégageant son cou des bras du doux Jésus
Qu'elle tenait d'abord serré sur son épaule,
Elle tendit la main à saint Vincent de Paule,
Et d'un accent rempli de céleste bonté,
Lui dit :

" Embrasse-le, tu l'as bien mérité."

FRANÇOIS COPPÉE.

A PROPOS DE BOTTES

Il y a deux ans à peine, nous dit notre ami Z..., je revenais d'Avignon à Paris ; et grâce à cette ruse assez innocente qui consiste à se servir de sa canne d'un verrou, en l'introduisant—à l'intérieur d'un wagon—dans la poignée de la portière, pour empêcher les importuns d'entrer, je pensais pouvoir passer la nuit tout seul dans un compartiment de première classe, lorsque, quelques minutes avant le départ, j'entendis des voix bruyantes qui se rapprochaient sur le quai de la gare. L'instant d'après, une main puissante tournait la fermeture du compartiment. Ma canne cédaient en se brisant sous l'effort d'un intrus, et je vis paraître une sorte de milord, qui se disposait à faire irruption dans le train, avec une multi-

tude de paquets. Trois autres personnes, arrivées à la dernière minute, s'élançèrent à sa suite, si bien qu'en un clin d'œil nous fûmes cinq voyageurs dans le compartiment.

Il voyait se résigner.

J'en fus quitte pour réunir précipitamment mes bagages, et j'allai me blottir dans un coin.

L'Anglais s'assit à l'autre extrémité du wagon. L'un des nouveaux arrivants prit en hâte le troisième coin ; un autre occupa le quatrième, et le cinquième voyageur se casa comme il put, entre ses voisins.

Il devait être huit heures du soir.

Un quart d'heure plus tard, le train filait à toute vitesse. Notre Anglais dépliant une énorme couverture, prenait dans ses plis un foulard rouge dont il s'enveloppait la tête. Il assujettissait ensuite une casquette de fourrure sur son foulard, quittait son pardessus, sa jaquette, et se revêtissait d'une chaude houppelande. Après quoi, il replaça dans le filet les vêtements dont il s'était débarrassé, s'enroula les jambes dans sa couverture et chercha une position commode pour dormir.

Mes autres compagnons de voyage l'avaient devancé. Deux d'entre eux, après s'être coiffés d'une toque de drap, commençaient à ronfler bruyamment ; le troisième reposait en silence ; l'Anglais ne tardait pas à imiter leur exemple, et moi-même, je sentais le sommeil me gagner déjà, lorsque je vis le lord se réveiller soudain, abandonner sa position horizontale, rejeter sa couverture et se rasseoir sur la banquette. Sans aucun doute, j'allais assumer la responsabilité de la disparition de la botte. Comment me tirer de là ? Impossible de descendre avant Paris. J'avais besoin d'y rentrer.

Tout ce que je pouvais faire, c'était de changer de compartiment. Je sautai sur mon indicateur. Une sueur froide inonda mes tempes. Nous étions en rapide. Le train ne s'arrêterait plus avant l'arrivée. Quant à démenager pendant le trajet, il ne fallait pas y songer, à moins de risquer de se rompre les os.

Je n'avais pas replié mon indicateur, que la glace s'abaissait brusquement. Un inspecteur demandait par la portière le contrôle des billets. Il fallut réveiller mon Anglais. Du reste, il faisait déjà grand jour.

Mon homme profita de la circonstance pour commencer sa toilette.

— Nous y voici ! me dis-je ; gare au coup de théâtre !
Quand il eut repris son billet—troué par l'emporte-pièce de l'inspecteur—et revêtu sa jaquette, il attrapa la botte isolée que son impitoyable voisin lui avait laissée pour compte, et la chaussa avec effort. Puis d'un coup d'œil investigateur, il chercha la pareille.
A partir de ce moment, je crus devoir simuler l'homme endormi. Mais je trichai, tenant à voir, au moins d'un œil, ce qui allait se passer. Je m'efforçai surtout de ne pas rire.
Mon Anglais souleva le volant du drap qui masquait le dessous de la banquette ; il fourragea dans l'ombre avec sa jambe. Vains efforts. Il s'accroupit à terre, regarda à droite, à gauche, dans le filet. . . Rien !
Heureux les gens qui savent conserver leur sérieux ! Pour ma part, je ne fus pas maître de moi. La vue de ce grand diable d'homme à la recherche de sa botte, la pensée du spectacle qu'il allait me donner en sortant à cloche pied de la gare, m'ôtèrent la possession de mes moyens. J'éclatai. . .
C'en était fait !
En m'attendant rire, l'Anglais se retourna comme si je l'avais mordu.
— Pêdon ! fit-il, avec un accent britannique des plus prononcés, vous saviez où on a mis la botte de moâ ?
— Quoi donc ? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.
— Le botte de moâ ? reprit-il.
— Oui ! eh bien ?
Il me montra son pied déchaussé !
— Où il est ?
Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.
— Mon botte enfin ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

— Nous y voici ! me dis-je ; gare au coup de théâtre !
Quand il eut repris son billet—troué par l'emporte-pièce de l'inspecteur—et revêtu sa jaquette, il attrapa la botte isolée que son impitoyable voisin lui avait laissée pour compte, et la chaussa avec effort. Puis d'un coup d'œil investigateur, il chercha la pareille.
A partir de ce moment, je crus devoir simuler l'homme endormi. Mais je trichai, tenant à voir, au moins d'un œil, ce qui allait se passer. Je m'efforçai surtout de ne pas rire.
Mon Anglais souleva le volant du drap qui masquait le dessous de la banquette ; il fourragea dans l'ombre avec sa jambe. Vains efforts. Il s'accroupit à terre, regarda à droite, à gauche, dans le filet. . . Rien !
Heureux les gens qui savent conserver leur sérieux ! Pour ma part, je ne fus pas maître de moi. La vue de ce grand diable d'homme à la recherche de sa botte, la pensée du spectacle qu'il allait me donner en sortant à cloche pied de la gare, m'ôtèrent la possession de mes moyens. J'éclatai. . .
C'en était fait !
En m'attendant rire, l'Anglais se retourna comme si je l'avais mordu.
— Pêdon ! fit-il, avec un accent britannique des plus prononcés, vous saviez où on a mis la botte de moâ ?
— Quoi donc ? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.
— Le botte de moâ ? reprit-il.
— Oui ! eh bien ?
Il me montra son pied déchaussé !
— Où il est ?
Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.
— Mon botte enfin ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

— Nous y voici ! me dis-je ; gare au coup de théâtre !
Quand il eut repris son billet—troué par l'emporte-pièce de l'inspecteur—et revêtu sa jaquette, il attrapa la botte isolée que son impitoyable voisin lui avait laissée pour compte, et la chaussa avec effort. Puis d'un coup d'œil investigateur, il chercha la pareille.
A partir de ce moment, je crus devoir simuler l'homme endormi. Mais je trichai, tenant à voir, au moins d'un œil, ce qui allait se passer. Je m'efforçai surtout de ne pas rire.
Mon Anglais souleva le volant du drap qui masquait le dessous de la banquette ; il fourragea dans l'ombre avec sa jambe. Vains efforts. Il s'accroupit à terre, regarda à droite, à gauche, dans le filet. . . Rien !
Heureux les gens qui savent conserver leur sérieux ! Pour ma part, je ne fus pas maître de moi. La vue de ce grand diable d'homme à la recherche de sa botte, la pensée du spectacle qu'il allait me donner en sortant à cloche pied de la gare, m'ôtèrent la possession de mes moyens. J'éclatai. . .
C'en était fait !
En m'attendant rire, l'Anglais se retourna comme si je l'avais mordu.
— Pêdon ! fit-il, avec un accent britannique des plus prononcés, vous saviez où on a mis la botte de moâ ?
— Quoi donc ? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.
— Le botte de moâ ? reprit-il.
— Oui ! eh bien ?
Il me montra son pied déchaussé !
— Où il est ?
Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.
— Mon botte enfin ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

Au coup de sifflet, les voyageurs reprirent leur place. L'employé ferma les portières ; le

train se remit en marche. L'Anglais, lui, se remit à ronfler. . .

Je restai éveillé.

Cependant, bercé par le mouvement monotone du train, je m'endormis aussi ; car une heure plus tard environ, j'étais tiré de mon sommeil par un bruit de portière brusquement refermée. J'ouvris les yeux. Nous étions arrivés à Mâcon. Je me redressai, et je remarquai non sans surprise que le coin précédemment occupé par le vis-à-vis de l'Anglais était libre.

Le " coupable " venait de descendre.

A Dijon, un autre de nos compagnons de voyage nous quittait aussi. Nous ne restions plus que trois, en comptant l'Anglais qui ronflait comme un tuyau d'orgue.

La situation commençait à se corser.

— Pourvu que l'autre ne descende pas avant Paris ! pensais-je avec un peu d'inquiétude.

Hélas ! à six heures du matin, je vis qu'il se frottait les yeux, pliait sa couverture, et, à Laroche, il m'abandonnait. . . Le lâche ! . . .

Je me trouvais dans une jolie position.

Sans aucun doute, j'allais assumer la responsabilité de la disparition de la botte. Comment me tirer de là ? Impossible de descendre avant Paris. J'avais besoin d'y rentrer.

Tout ce que je pouvais faire, c'était de changer de compartiment. Je sautai sur mon indicateur. Une sueur froide inonda mes tempes. Nous étions en rapide. Le train ne s'arrêterait plus avant l'arrivée. Quant à démenager pendant le trajet, il ne fallait pas y songer, à moins de risquer de se rompre les os.

Je n'avais pas replié mon indicateur, que la glace s'abaissait brusquement. Un inspecteur demandait par la portière le contrôle des billets. Il fallut réveiller mon Anglais. Du reste, il faisait déjà grand jour.

Mon homme profita de la circonstance pour commencer sa toilette.

— Nous y voici ! me dis-je ; gare au coup de théâtre !

Quand il eut repris son billet—troué par l'emporte-pièce de l'inspecteur—et revêtu sa jaquette, il attrapa la botte isolée que son impitoyable voisin lui avait laissée pour compte, et la chaussa avec effort. Puis d'un coup d'œil investigateur, il chercha la pareille.

A partir de ce moment, je crus devoir simuler l'homme endormi. Mais je trichai, tenant à voir, au moins d'un œil, ce qui allait se passer. Je m'efforçai surtout de ne pas rire.

Mon Anglais souleva le volant du drap qui masquait le dessous de la banquette ; il fourragea dans l'ombre avec sa jambe. Vains efforts. Il s'accroupit à terre, regarda à droite, à gauche, dans le filet. . . Rien !

Heureux les gens qui savent conserver leur sérieux ! Pour ma part, je ne fus pas maître de moi. La vue de ce grand diable d'homme à la recherche de sa botte, la pensée du spectacle qu'il allait me donner en sortant à cloche pied de la gare, m'ôtèrent la possession de mes moyens. J'éclatai. . .
C'en était fait !
En m'attendant rire, l'Anglais se retourna comme si je l'avais mordu.
— Pêdon ! fit-il, avec un accent britannique des plus prononcés, vous saviez où on a mis la botte de moâ ?
— Quoi donc ? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.
— Le botte de moâ ? reprit-il.
— Oui ! eh bien ?
Il me montra son pied déchaussé !
— Où il est ?
Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.
— Mon botte enfin ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

— Pêdon ! fit-il, avec un accent britannique des plus prononcés, vous saviez où on a mis la botte de moâ ?

— Quoi donc ? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.

— Le botte de moâ ? reprit-il.

— Oui ! eh bien ?
Il me montra son pied déchaussé !
— Où il est ?

Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.

— Mon botte enfin ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

—Eh ! que voulez-vous que je vous dise ? cherchez-là !

—Je le cherchai aussi : mais je ne trouvai pas... Vous avez caché le botte de moâ ?

—Ah ! je vous jure que non, par exemple ! —Alors, dites où il est ?

—Est-ce que je sais ? Cherchez mieux !

—Nô... Je avais très bien cherché... Vous avez caché le botte de moâ ?

—Ah ! sapristi ! m'écriai-je avec vivacité, qu'il vous suffise de savoir que je n'ai pas touché votre botte. Si on vous l'a cachée ce sont sans doute ces messieurs qui sont descendus.

—Nô... nô... ils dormaient.

—Eh bien, moi aussi !

—Du tout ! s'écria-t-il ; vous avez ri du malheur de moâ !

Et il répéta :

—Alors, vous voulez pas dire ?

—Je ne le peux pas... je n'en sais rien du tout. Voilà qui est clair.

—Très bien ! dit l'Anglais en manière de conclusion.

Il retourna à sa place d'un air grave, termina ses paquets, changea de coiffure, examina d'un air désolé son pied déchaussé, dont il faisait jouer les doigts dans la chaussette blanche, et ne dit plus un mot jusqu'à l'arrivée.

Au dehors, une pluie battante cinglait les vitres.

A neuf heures et demie, nous entrions en gare.

Je bouclai ma valise, mes derniers paquets, et, comptant laisser mon compagnon de route se tirer d'affaire comme il le pourrait, j'allais descendre, quand l'Anglais, s'interposant aussitôt, me barra le passage avec son bras, se mit à la portière et appela un homme de la Compagnie.

Je me disposais à descendre à contre-voie. Il me retint par le pan de mon habit, qu'il aurait déchiré si j'avais tenté de fuir.

—Ah ! ça, est-ce que vous plaisantez ? m'écriai-je.

—Nô... nô... fit-il gravement. Nous autres, dans la Angleterre, ne jamais plaisanter des choses sérieuses...

Un inspecteur arrivait.

—Pêdon, dit le lord en montrant son pied déchaussé qu'il leva jusqu'à l'ouverture de la portière restée fermée pendant le voyage, le monsieur que voici—il me désignait—a pris la botte de moâ qu'il ne veut pas rendre. Je voulais, moâ, le dénoncer au policeman : seulement, comme je ne pouvais aller sans mon botte, dans la boue, je vous commandai de faire venir un homme qui va porter moâ sur son dos pour traverser le gare... Mêsieur le voleur nous accompagnera jusque chez le policeman...

A cette déclaration, l'inspecteur resta comme ahuri. Il ne savait si l'Anglais parlait sérieusement ou s'il plaisantait. Je partis d'un nouveau éclat de rire, qui exaspéra mon compagnon de voyage.

Cependant, il me tardait d'en finir. Comment faire ?

—Si je raconte la vérité, pensais-je, l'Anglais ne voudra jamais me croire.

L'inspecteur paraissait de plus en plus perplexé.

Soudain, une idée me vint, canaille en somme, mais pratique. Sûr à l'avance du succès d'hilarité que ne pouvait manquer d'obtenir la promenade de mon lord à califourchon sur le dos de l'homme d'équipe, je pensai que le meilleur moyen de me débarrasser de lui était de le faire passer pour fou.

Aussi bien sa surexcitation, sa façon d'agiter à la portière son pied déchaussé devaient-elles prédisposer l'inspecteur à croire à ma déclaration. D'un geste, je lui indiquai ma pensée. Il la saisit à merveille.

Je me penchai donc vers lui, et je lui dis à l'oreille :

—Hélas ! monsieur, vous ne vous rendez guère compte par vous-même de l'état d'esprit de ce malheureux aliéné. Atteint du délire de la persécution, il est convaincu que je lui ai volé sa botte. Qu'en a-t-il fait ? je l'ignore, étant monté après lui dans le train, à un moment où il paraissait endormi. Il ne manquera pas de vous raconter que, pendant son sommeil, j'ai voulu lui jouer un tour de mauvais goût et que je me suis approprié sa chaussette... Vous êtes prévenue... Vous saurez que lui répondra... Voyez du reste son agitation... Ce qu'il y a de plus simple, selon moi, c'est de le diriger sur l'infirmerie spéciale, en lui donnant l'assurance qu'il y retrouvera sa botte.

—Compris !... murmura l'inspecteur.

Un homme d'équipe arrivait. L'Anglais monta à cheval sur son dos que je vis ployer sous la charge : et il prit ainsi le chemin du commissariat en criant :

—Venez ! venez ! Mêsieu le voleur ! je veux faire mettre vô au poste.

—Soyez tranquille, lui dis-je, je vous suis.

Mais après quelques pas, les curieux et les rieurs accourus à la vue de cet étrange voyageur, devinrent si nombreux, que je pus, avec la complicité de l'inspecteur, gagner une porte de sortie, après lui avoir chaleureusement recommandé mon fou.

—Comptez sur moi, me dit-il, ce matin même, il sera examiné au point de vue mental...

J'étais enfin délivré de mon Englishman...

—Depuis lors, ajouta notre ami Z... j'ai toujours négligé d'aller aux informations. Mais je ne serais pas autrement surpris que mon Anglais eût été envoyé à l'asile Sainte-Anne.

Ce ne serait pas le premier que l'administration y eût enfermé... à propos de bottes !...

PAUL BONHOMME.

LA CONFSSION DE L'ASSASSIN

—Monsieur le curé, on vient vous chercher pour quelqu'un qui va mourir. Eusèbe Morand est à l'agonie.

—Mon Dieu ! si je puis arriver à temps.

Le dévot pasteur se dirigea en toute hâte vers la résidence de Morand. Il était encore agile, malgré ses soixante-dix-neuf ans.

La femme du mourant se tenait sur le seuil de la villa. Du plus loin qu'elle aperçut le curé, elle se mit à lui faire des deux bras le geste de se hâter.

—Qu'est-il donc arrivé ? demanda le vieux prêtre, en s'arrêtant, à bout de forces.

—Hâtez-vous, monsieur le curé, il n'a plus que quelques minutes à vivre. Le médecin a perdu tout espoir. Mon Dieu ! mon Dieu ! s'il peut se reconnaître.

Et la pauvre femme éclata en sanglots.

Le malheureux se tordait dans des convulsions horribles. Le médecin, penché sur lui, d'une main tenait une cuillerée d'une potion calmante, de l'autre essayait de lui ouvrir la bouche.

Le malade n'était plus reconnaissable. Sa face livide portait déjà l'empreinte de la mort. Lorsqu'il aperçut le curé, il essaya de se mettre sur son séant, mais il retomba vaincu par la souffrance. Un son rauque sortit de sa poitrine.

Le médecin, en se retournant, vit le curé :

—Ma tâche est terminée, monsieur le curé, la vôtre commence.

Le prêtre s'approcha du moribond :

—Je viens vous offrir mon ministère, dit-il d'une voix douce en se penchant sur lui.

—J'ai quelque chose qui me pèse là... j'étouffe... Il me semble que cet aveu va me soulager.

—Je vais entendre votre confession.

Le curé fit signe aux personnes présentes de se retirer.

—Non, non, qu'elles restent... Je veux qu'elles m'entendent, articula péniblement le mourant.

... Je suis l'assassin de la femme Breton... Dieu me punit... Il n'y a pas de miséricorde pour moi... J'étouffe...

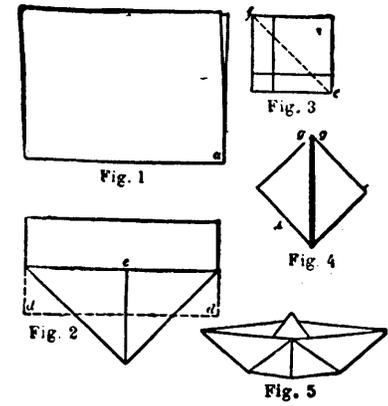
Le malheureux eut un spasme, ses yeux se voilèrent, un faible souffle s'échappa de sa bouche : Il était mort.—R. de T.

LEÇON DE CHOSES

LES JOUJOUX EN PAPIER

On peut construire en papier une grande variété de petits jouets, que les enfants éprouvent un grand plaisir à faire eux-mêmes.

Le bateau. On a un morceau de papier de 6 x 5 pouces, à angles bien droits. On double



Le bateau de papier

ce papier comme sur la fig. 1. On amène les deux coins *a a* dans la direction de *b* (fig. 1) et on forme ainsi deux nouveaux plis, les coins se réunissant en *c* de la fig. 2. On renverse alors les deux côtés *c*, l'un en dessous, l'autre en dessus, jusqu'à la ligne de points *d d*. On a ainsi le chapeau de gendarme ; on passe le pouce de chaque main dans l'ouverture du chapeau, et l'on tire le papier pour rabattre l'une sur l'autre les deux extrémités opposées et obtenir la figure 3, en arrangeant les coins *d d* de la figure 2. On retourne les coins marqués d'un petit carré sur la fig. 3, et on les amène, l'un en dessus, l'autre en dessous, jusqu'à l'autre côté, en plissant, sur la ligne ponctuée, *e f* ; on a un second chapeau de gendarme, que l'on ouvre comme la première fois pour produire la fig. 4. Saisissant les deux coins *g g* entre le pouce et l'index de chaque main, on les sépare doucement, en évitant de déchirer le papier qui se trouve en dessous, et l'on termine le bateau représenté par la fig. 5.

MÉMORIAL NÉCROLOGIQUE

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs la mort prématurée de Mme Bourret (née Rose-Alba Leduc), épouse bien-aimée de M. Roméo-E. Bourret, employé civil, décédée le 24 mars dernier.

Mme Bourret, par les rares qualités de son cœur et de son intelligence, avait su s'acquérir l'estime et l'affection de tous ceux qui avaient l'honneur d'être dans le nombreux cercle de ses parents et amis. Elle fut toujours une épouse modèle, une mère admirable.

Cette mort crée un vide qui sera difficile à remplir au sein de notre société montréalaise, déjà si cruellement frappée depuis quelque temps.

Nous sommes certains d'être l'interprète de tous en offrant à la famille de la regrettée défunte les hommages sincères de compliments de condoléances, et en l'assurant que nous prenons une large part dans le malheur qui vient de fondre sur elle.

G.-A. D.

Rechercher l'estime des autres pour se placer ensuite au-dessus d'eux, c'est s'en rendre indigne.



LA MODE.—1. ROBE DE DEMI-SAISON.—2. ROBE AVEC CORSAGE DIFFÉRENT
(Extrait du journal de mode *La Saison*)

DESCRIPTION

1. *Robe de demi-saison.*—Cette robe est en crêpon avec jupe unie et corsage brodé à jour sur transparent de soie bleue. Les nœuds de soie brune sont doubles en bleu. On ferme devant la doublure ajustée du corsage. On adapte le dessus en forme de corselet plat et le haut en blouse, le tout fermant à gauche et réuni sous un biais de 9 pouces de large, drapé sous le grand nœud. La ceinture drapée en taille brune à 5½ pouces, de même que le col. La jupe a trois godets et le dessous des manches en soie bleue est doublé de mousseline raide.

2. *Robe à corsage différent.*—Jupe cloche et bouffants de manche en grenadine-étamine chinée jaune, brun et vert. Corsage de surah jaune pâle avec guipure jaunée dont les dents forment corselet de 7 pouces de haut et basque. Froncer le dessus sur le dessous ajusté, et former devant et derrière un pli de 3 pouces dans le haut et 1½ au bas. Le corsage agrafe sous le pli. Col drapé avec large nœud derrière. Le bas de la manche est en surah et la jupe doublée de soie est ornée dans le bas par un ruché de 1½ pouces en surah effilé.

POUR LES DAMES

La coiffure semble vouloir s'élargir encore et les modèles de chapeaux de printemps prennent des proportions qu'on ne leur connaissait pas depuis longtemps. La petite capote, ce rien, si léger et si gracieux qui se fondait d'une manière si harmonieuse dans les frisures, coiffant également bien les cheveux lisses, cette ravissante petite capote est en train de devenir une armature étroite et large, ayant l'air de se

disputer avec les manches le record du volumineux. Lorsque les modes prennent cette tournure, loin de me désespérer je m'en remets au bon goût général, qui fait bien rarement défaut. A part quelques prêtresses de la mode, ne sortant jamais à pied, et quelques extravagantes, cherchant avant tout à se faire remarquer, peu de femmes suivent très exactement la mode. Elles la modifient, choisissant parmi les modèles des formes de jupe et de manche de moyenne largeur et restant pratiques et commodes avant tout. On ne peut que les approuver, et tout porte à croire que nos contemporaines montreront la même sagesse pour leurs chapeaux d'été.

La plus jolie mode du monde devient horrible, poussée à l'extrême. C'est ainsi que la coiffure ondulée est devenue, sur certaines têtes, une affreuse tignasse broussailleuse qui semble n'avoir pas été peignée depuis plusieurs mois. De plus, les ondulations sont devenues extrêmement vulgaires. Elles se font au fer chaud, autrement elles ne tiennent pas par les temps humides. Les coiffeurs s'arrangent pour les faire assez solides pour qu'elles durent huit jours au moins. Pendant ce temps, il faut y toucher le moins possible. Que deviennent les soins à donner aux cheveux et l'hygiène pendant ce temps ? Aussi, les cheveux sont ternes et mal soignés à plaisir. Puis, après avoir commencé par laisser les cheveux lâches pour leur donner de la souplesse, on est arrivé à couvrir la moitié des oreilles et des joues. Dépenser le but est vraiment manquer la chose. On ne sait reconnaître si une femme est jolie, puisqu'elles sont toutes semblables et que leur visage est presque voilé par leurs cheveux. Les personnes qui n'ont pas adopté les ondulations en cercle coupent leurs cheveux autour de la tête, leur laissant environ 13 à 20 cent. de longueur et les frisent en papillottes ou en bigoudis. Ceux du front sont rejetés en arrière, sauf quelques bouclettes qui rabattent, et ceux des côtés recouvrent les joues et les oreilles. Cependant, on en

réserve une partie pour rejoindre le chignon qui disparaît presque dans ce fouillis à rendre jaloux un caniche mal soigné. Toutes les femmes ne donnent pas dans ces travers, et quelques-unes se coiffent d'une façon très artistique. Elles rejettent leurs cheveux en arrière et les attachent au bas de la nuque en un petit chignon de la forme d'un 8 allongé. Il faut avoir soin de ne pas les serrer afin qu'ils soient très légers. Lorsqu'ils viennent d'être lavés on obtient très facilement l'effet voulu. Nos figurines sont souvent coiffées de cette façon simple et élégante.

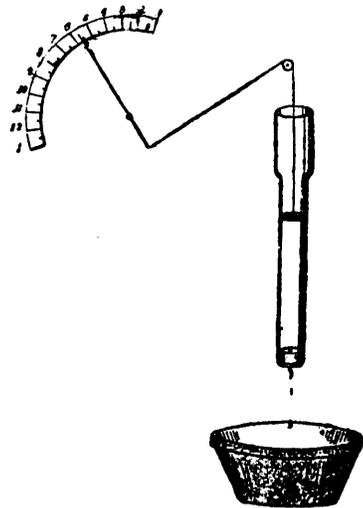
A volonté on peut friser quelques bouclettes qui garniront le front et créper une mèche en toupet sur le dessus de la tête, si on trouve cette coiffure trop plate. On peut aussi faire la raie classique au milieu de la tête, ce qui va fort bien à certaines figures. Ces coiffures ont au moins l'avantage d'être comme il faut. On ne peut pas en dire autant des autres dont il est question plus haut. On se méfiera aussi des doublures trop raides dans les jupes, si on est de petite taille. Certaines personnes, avec ces robes en coupe, ressemblent à d'anciennes poupées de Nuremberg. Il nous paraît utile, à l'entrée d'une saison, de signaler à nos gracieuses lectrices, toujours si raisonnables, les erreurs qui se commettent facilement, soit par le désir d'être bien, soit par imitation, en suivant une pente insensible et graduée qui nous conduit tout doucement à l'exagération. Si nous n'y faisons attention, nos modes actuelles deviendront aussi absurdes que ridicules. — (Extrait de *La Saison*.)

RÉCRÉATION SCIENTIFIQUE

HORLOGE A EAU

Cette horloge, sorte de clepsydre moderne, ne demande, comme matériaux essentiels, qu'un verre de lampe et une aiguille à tricoter. Contre un mur ou sur un grand carton, on dispose le verre de lampe et l'aiguille comme l'indique notre figure.

L'aiguille est maintenue en son centre et l'une des extrémités est reliée par un fil à un flotteur qui se trouve dans le verre de lampe. La partie de l'aiguille qui sert d'index parcourt, dans sa course, une partie de la surface. On trace cette courbe ; puis on remplit d'eau le verre de lampe, dont l'extrémité inférieure est fermée à l'aide d'un bouchon. On



élève le niveau du liquide jusqu'à ce que l'aiguille soit sur la division 1 du cercle tracé. Cela fait, on perce un petit trou dans le bouchon et l'on glisse deux ou trois brins de coton. L'eau s'égouttera et, au fur et à mesure, fera descendre le flotteur qui, entraînant le fil, fera mouvoir l'aiguille, qui se déplacera le long de l'arc tracé.

Pour la première fois, on devra noter avec une montre les divisions ; celles-ci tracées, on n'aura plus, chaque jour, qu'à remplir le verre de lampe ; cette horloge donnera des indications très suffisantes. On peut prendre la précaution de verser à la surface du liquide une légère couche d'huile pour empêcher l'évaporation.

PHILOLOGONE.

Une question de la petite Alice :

—Dis donc, maman, puisqu'il fait noir la nuit, pourquoi dis-tu que tu as passé une nuit blanche

* *

—On parlait, l'autre soir, chez Mme Z. . . . du cas d'une aimable femme qui, ayant enterré successivement deux maris, se prépare à contracter une troisième union :

—Une vœuve à répétition, quoi ! . . . a dit quelqu'un,

CI

— L'An née pour France, 5 000.000

— A Carré Ma nada a re prix. L notre pay

— A R carrière S gueur de de profon tonnes er

Horosc plus de amis fidè bonne ac mauvais

Tempé 9, nous p nées, mo jeure par 24, conti le vent du 24 à l belles jo core froi

— Les se joue a me le pro veautés rue Côté mise en comédien des acro caractèr danse su

JE

No 1 Com



Blancs 54 37 57 21 66 61 56 49 3 1

Soluti vis ; J. plessis, V

Je n'ai Je ne sui Et cep J'ai de Au joa Je ne s Et l'on On me v

— Mais a Croira A cons Pour c Del mett Le fer

CHOSSES ET AUTRES

—L'Angleterre paie \$20,000,000 par année pour l'entretien de ses chemins ; la France, \$28,000,000 ; l'Italie a dépensé \$16,000,000 en cinq années.

—A l'exposition de volailles tenue au Carré Madison, New-York, récemment, le Canada a remporté les cent premiers et seconds prix. La poule canadienne fait honneur à notre pays.

—A Rockland, Ontario, on a extrait de la carrière Stewart, une grosse pierre de la longueur de 60 pieds sur 15.86 pieds et 6 pouces de profondeur, et de la pesanteur de 500 tonnes environ.

Horoscope.—Ceux qui naissent en avril ont plus de bon sens que d'esprit ; ce sont des amis fidèles, patients et zélés. La vue d'une bonne action les rend heureux, celle d'une mauvaise les remplit d'indignation.

Température du mois d'avril.—Du 2 au 9, nous pouvons compter sur de belles journées, moins froides ;—du 9 au 16, la majeure partie sera du beau temps ;—du 16 au 24, continuation du beau temps à moins que le vent de l'est nous apporte de la pluie ;—du 24 à la fin du mois, nous aurons quelques belles journées, mais la température est encore froide pour la saison.

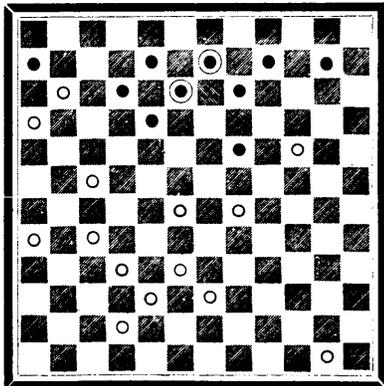
—Les nouveautés de Gus Hill, voilà ce qui se joue au théâtre Royal cette semaine. Comme le programme l'indique, ce sont des nouveautés qui nous arrivent au théâtre de la rue Côté. La curiosité des amateurs sera mise en éveil quand ils sauront qu'avec des comédiens, des musiciens, des comiques et des acrobates, ils auront une danseuse de caractère excentrique qui fait des tours de danse surprenants.

JEUX ET RECREATIONS

No 165.—PROBLÈME DE DAMES

Composé par M. E. Dubé, Montréal

Noirs—10 pièces



Blancs—14 pièces
Les Blancs jouent et gagnent

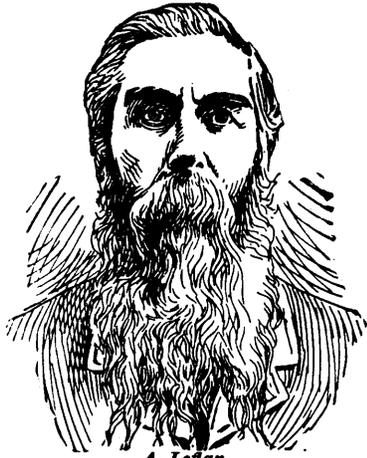
Solution du problème No 163

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
54	48	41	54
37	32	38	25
57	45	39	37
21	15	10	21
66	60	3	70
61	67	18	29
56	50	70	44
49	3	7	72
3	1	54	65
1	66	gagnent.	

Solutions justes par MM. N. Brochu, Lévis ; J. H. Desaulniers, Nicolet ; P. Duplessis, Williamsville.

ÉNIGME

Je n'ai ni mains, ni pieds, ni tête,
Je ne suis volatile, arbre, poisson, ni fleur,
Et cependant, aussi bien qu'une bête
J'ai de la chair et de l'odeur.
Au joaillier je suis parfois utile.
Je ne suis pas un immonde reptile.
Et l'on n'a pas à craindre mon venin.
On me voit parmi vous des premiers au festin ;
Mais après tout mon malheur est extrême ;
Croirait-on que celui qui m'aime
A constamment la cruauté
Pour contenter sa volupté,
De mettre contre moi par un sensible ou-
Le fer et l'acier en usage. [trage



A. Leflar.

Résultat d'un
Rhume Négligé.

LES POUMONS ATTAQUÉS,

Que les Médecins n'ont pas réussi à soulager,
Guéris en prenant

Le Pectoral-Cerise
d'AYER

"J'avais contracté un fort rhume qui se porta aux poumons et comme on fait en pareil cas, je l'avais négligé pensant qu'il s'en irait comme il était venu ; mais je trouvais après quelque temps que le plus petit effort me faisait souffrir. Alors

Je Consultai un Docteur

qui trouva, en examinant mes poumons, que la partie supérieure gauche était fortement affectée. Il me donna de la médecine qu'il me prit suivant l'ordonnance, mais elle ne semblait me faire aucun bien. Heureusement il m'arriva de lire dans l'Almanach d'Ayer, les effets qu'avait produit sur d'autres le Pectoral-Cerise d'Ayer et je résolus d'en faire l'essai. Après en avoir pris quelques doses, je me trouvai soulagé et avant d'avoir fini la bouteille, j'étais guéri."

—A. LEFLAR, horloger, Orangeville, Ont.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

La plus haute Récompense à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer guérissent l'Indigestion.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS
LE NO 569

Charade.—Le mot est : Théâtre.
Problème.—Le nombre est : 119 marches.
Rébus.—La naissance est le premier pas vers la mort.—Mot à mot : L'anesse sans osse le 1er pas vers la marre.

ONT DEVINE :

J. Martel, Eugirdor Regnaleb, Joseph Populus, A. W. LaVallière, G. U. Ducharme, J. Emile Allard, J. A. Lafleur, C. G. Saint-Jean, J. P. Jutras, Ulric Marcotte, Charles-A. Greffard, Amédée Ecrement, Mlle Hermine Lanctôt, Joseph Saint-Amour, Arthur Pouliot, J. A. Nantel, Montréal ; Jos. Gagné, Dame L. Delorme, Art. Delorme, St-Henri de Montréal ; Adélard Huard, W. Barry, St-Roch (Québec) ; Mlle Alice Aubert, Belzémir Richard, J. A. Langlois, Québec ; Rémi Boucher, Lévis ; Dame A. E. Jacques, J. D. Cécyle, Mlle Philomène Le febvre, Dame Vve N. Lefebvre, Mlle Léontine Lefebvre, Adolphe Elie, St-Télesphore de Soulanges ; Stephen McMillan, Gus. Boyer, Mlle Emélie Séguin, Rigaud ; René Legendre, Saint-Joseph de la Beauce ; Mlle Blanche Bélanger, Ottawa ; J. T. Jones, Fraserville ; Joseph Faille, Laprairie ; J. Pelletier, Ste-Anne de Beaupré ; Mlle Marie-Anne Neveu, Valleyfield ; Lud. Gagné, Lac St-Jean ; J. André Lapointe, Lachine ; Mlle Aline Baudet, Victoriaville ; Arthur Nault, St-Hyacinthe ; Damase Gauthier, Lachute ; Jules Girouard, St-Jean ; A. Z. Reid, Beauharnois ; Rieuse-Aimante, Joliette.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL.

LE SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 1866, Ste-Catherine

EN FACE DE L'OPÉRA FRANÇAIS Tél. Bell 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Tirage public tous les quinze jours à la salle de l'Union St-Joseph, à 2 hrs p.m.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

AU QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaire et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amalgissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

OPERA FRANÇAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Lundi et mardi, 1er et 2 avril, à 8.15.— Avec Mlle St-Laurent dans le rôle de Clairette. Deux représentations de

La Fille de Mme Angot

Prix d'entrée : 25c, 40c, 50c, 60c et 75c.
Mercredi, 3 avril,

Le Barbier de Seville

Opéra en 4 actes. Musique de Rossini. Avec Mlle Mourawieff dans le rôle de Rosine, et MM. Boon, Souh, Lamarche, dans les autres principaux rôles. Prix d'entrée : 25c, 50c, 60c, 75c et \$1.

Les loges d'avant-scènes sont réduites à \$5 la loge entière. Les places réservées sont en vente au contrôle du théâtre toute la journée. On peut retenir des places au théâtre par le téléphone 6616, ou au magasin de musique de M. Hardy.

Bientôt : Le Voyage en Chine, Rigoletto.

DERNIER MODÈLE DE LA MAISON

LEOTY
8, Place de la Madeleine, PARIS

Les Célèbres Corsets LEOTY
Parfaitement modélés, Hygiéniques et d'une coupe unique, sont adoptés par toutes les élégantes.

On peut se les procurer directement à Paris. Les Dames sont priées d'écrire à M^{lle} LEOTY ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.

PANACEE DU PERE LAFITAU



MISSIONNAIRE AU SAULT ST-LOUIS (Caughna-waga 1712)

Le seul remède capable de guérir les fièvres scarlatines, la rougeole, la petite vérole, les fièvres typhoïdes, fièvres intermittentes, débilité, faiblesse, pleurésie, mal de poumons, enfants rachitiques dévorés par la constipation, les convalescents, sur les personnes faibles et consomptifs, elle fait des miracles.

J'ai en ma possession des certificats de la main même du Père Lafitau, qui datent du temps qu'il était missionnaire au Canada.

Prix \$1. En vente chez

Z. BRABANT HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 17, RUE GOSFORD MONTRÉAL

CADEAU AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Bon pour un Numéro du Journal de Modes LA SAISON, le seul au monde donnant 100 Gravures inédites de Modes et Travaux de Mains par Numéro.

Détacher ce coupon et l'envoyer avec son adresse, à l'administrateur de La Saison, 25, rue de Lille, Paris.

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

—La fortune d'Henriette est bien modeste... deux cent mille francs à peine sauvés par vous du naufrage à la mort de son père. Il n'y a pas là de quoi tenter la cupidité d'un coureur de dots...

—A ces deux cent mille francs j'ai l'intention de joindre une somme égale... répliqua le comte. Que deviendra cet argent entre les mains d'un dissipateur qui en quelques années a dévoré l'héritage de son père ?

Le vicaire de Saint-Ambroise ne répondit pas tout de suite.

A coup sûr il y avait là un problème dont la solution ne lui semblait point facile.

—C'est à Gilbert Rollin lui-même qu'il faut poser cette grave question, mon cher oncle... dit-il enfin.

—Au fait, pourquoi non ?

—Comme oncle et comme tuteur d'Henriette vous avez le droit, vous avez même le devoir de confesser celui qui aspire à l'honneur d'être son mari. Puisqu'il songe au mariage, c'est qu'il veut devenir sérieux... il doit certainement se préoccuper de l'avenir, former des projets... Voyez-le... Questionnez-le... Ses réponses vous éclaireront, et avec votre regard si loyal, qui descend jusqu'au fond des âmes, vous lirez la vérité dans la sienne...

—Eh bien ! je le verrai, dit le comte. Cependant, ajouta-t-il après un instant de réflexion, je ne suis officiellement informé de rien... Gilbert Rollin n'a fait aucune démarche auprès de moi... Parler le premier de ce mariage ne serait-ce pas en quelque sorte lui jeter ma nièce à la tête ?

L'abbé sourit.

—Attendez alors qu'il vienne à vous... fit-il, je suis certain que vous n'attendrez pas longtemps.

—Il est d'accord avec ta cousine ?...

—Naturellement, puisqu'ils s'aiment.

—N'est-ce pas dangereux, cela ?

—Non.

—Henriette est extravagante... Je me suis aperçu plus d'une fois qu'elle voyait la vie sous un jour absolument faux... Une trop grande intimité avec ce Gilbert Rollin, qui ne m'inspire aucune confiance, pourrait l'entraîner à des imprudences.

Le vicaire de Saint-Ambroise répondit d'un ton grave :

—Ne craignez pas cela, mon oncle... Henriette est une d'Areynes... Le sang de toute une lignée de femmes chastes coule dans ses veines, et ce sang n'a point dégénéré !...

—Tu es optimiste, mon neveu !

—J'ai étudié la vie, j'en connais les fièvres, les misères, les exaltations, les folies et les vices... comme j'en connais les joies saines et les grandes vertus... Eh bien ! je ne crois pas qu'une fille de bonne race, dont l'âme est haute et dont le cœur est pur, puisse faillir, même par imprudence ! Je vous ai dit ce que je devais vous dire, mon cher oncle. A vous d'agir maintenant...

Ces mots terminèrent l'entretien.

L'abbé d'Areynes se retira, laissant le comte de très méchante humeur et sous le coup de la préoccupation fort vive que lui causait l'amour de sa nièce pour ce Gilbert Rollin, dont le passé lui semblait suspect quoiqu'il n'en connût que la surface.

Il fit appeler Henriette et, pour se soulager, lui parla sans le moindre ménagement.

La jeune fille, à qui son cousin avait dit quelques mots avant de quitter l'hôtel, s'attendait à cet orage passager, et, à vrai dire, ne s'en inquiétait pas outre mesure.

Elle écouta son oncle en laissant paraître sur son visage plus d'émotion qu'elle n'en éprouvait en réalité, car elle avait la certitude que M. d'Areynes, après avoir récrimé, céderait.

Aussi, lorsque le comte eut parlé longuement, pour toute réponse elle dit :

—Je l'aime...

—Sais-tu seulement s'il mérite d'être aimé ! !

—Il le mérite, puisque je l'aime... L'instinct de mon cœur ne peut me tromper !...

—Gilbert Rollin a fait des folies de toutes sortes !

—Il a fait ce que font les jeunes gens quand ils n'ont personne à côté d'eux pour les diriger...

—Il a mené l'existence la plus orageuse !

—Tant mieux !...

—Comment, tant mieux ?...

—Oui ; il appréciera davantage la vie calme, pleine de tendresse et de dévouement, que je saurai lui faire...

—Il a dissipé la fortune qui lui venait de son père...

—Les erreurs du passé le mettront en garde contre lui-même pour l'avenir... M. Gilbert a sans doute commis des fautes. Elles sont pardonnables, car elles n'ont point entaché son honneur... Vous pouvez lui adresser des reproches, mon cher oncle, mais vous ne pouvez nier qu'il soit un homme du monde et du meilleur monde, n'ayant rien des allures des petits jeunes gens d'aujourd'hui qui semblent à vingt ans plus épuisés que des vieillards, et dont l'esprit débile ne vaut pas mieux que la santé. M. Gilbert au moins, lui, est fort, et il est intelligent...

—A quoi cela lui a-t-il servi, puisqu'il n'a jamais voulu rien faire de sa force et de son intelligence...

—Il a du moins acquis l'expérience !... D'ailleurs je ne suis plus une enfant et je saurai guider mon mari...

D'une voix bien tendre, bien câline, Henriette ajouta, en entourant de ses bras le cou de son oncle et en l'embrassant sur les deux joues :

—Et puis je l'aime, mon cher petit oncle... je lui ai donné mon cœur... je lui ai donné mon âme !... sans lui je serais malheureuse, et vous ne voulez pas mon malheur, vous qui m'aimez comme m'aurait aimée mon père...

Quel caractère, si vigoureusement trempé qu'il soit, ne cède à une caresse adroite ?

La rudesse du comte se fondit sous les baisers d'Henriette.

—C'est bon... c'est bon... dit-il, d'une voix émue. Tu es une ensorceleuse, et tu fais de moi tout ce que tu veux ! Si c'est une folie, je m'en lave les mains, et je vais attendre la visite de M. Gilbert Rollin...

X

Trois jours après les scènes de famille que nous venons de raconter, Gilbert, instruit de ce qui s'était passé entre le vicaire de Saint-Ambroise et le comte, entre Henriette et son tuteur, se présentait à l'hôtel de la rue de Vaugirard, afin de demander officiellement la main de Mlle d'Areynes.

Le comte Emmanuel, très malheureux de penser que le départ de sa nièce, après le départ de son neveu, allait faire le vide autour de lui, et que ses dernières années se passeraient dans la solitude ; très inquiet d'ailleurs pour l'avenir et pour le bonheur de la jeune fille, car ce mariage quasi forcé ne lui semblait de nature à assurer ni l'un ni l'autre, reçut Gilbert Rollin avec un embarras manifeste et une froideur qu'il ne cherchait point à cacher, puis, après avoir laissé l'entretien s'engager par des phrases de politesse banale, après avoir écouté en hochant la tête la demande du jeune homme, il entama carrément, d'une façon presque brutale, la question si grave de l'avenir, ne ménageant point ses expressions, rappelant au solliciteur les extravagances déplorables d'un passé qui l'épouvantait pour la destinée d'Henriette, si cette destinée s'enchaînait à la sienne par le mariage.

Gilbert avait prévu cet accueil et s'était préparé en conséquence.

Il courba la tête avec une humilité vraiment touchante sous l'avalanche de reproches dont le comte l'accablait, et il sut répondre avec tant d'adresse, en reconnaissant ses torts sans chercher à les atténuer, et en exprimant un repentir d'une telle sincérité apparente que M. d'Areynes sentit sa colère tomber peu à peu et que le flot de bile qui lui montait du cœur aux lèvres tarir brusquement.

Gilbert s'en aperçut et, en comédien de premier ordre, rompu à toutes les hypocrisies, se garda bien de prodiguer les promesses et les serments. Mais en un langage simple, d'une voix que l'émotion semblait faire trembler, il laissa deviner les richesses de son âme, les trésors de son cœur, dont il n'avait jamais eu l'occasion de faire usage, et qu'il prodiguerait aux pieds d'Henriette.

Bref, il obtint ce résultat prodigieux de faire à peu près la conquête d'un homme, mal disposé pour lui cependant, et qui passait à à bon droit pour clairvoyant.

Un mois plus tard, on signait à l'hôtel de la rue de Vaugirard le contrat de mariage de Gilbert Rollin et de Mlle d'Areynes.

D'après les conseils du vicaire de Saint-Ambroise, ce contrat stipulait le régime de la séparation de biens.

Gilbert, en apprenant qu'il en serait ainsi, n'avait fait aucune objection, n'avait paru éprouver aucun mécompte.

Il comprenait à merveille que, dans sa position, discuter serait une maladresse impardonnable.

Que lui importait d'ailleurs ? . . .

Certain de l'amour d'Henriette, et non moins certain de prendre sur elle à bref délai un empire absolu, il comptait obtenir de sa femme ce que le contrat lui refusait, c'est-à-dire la libre disposition de la fortune.

Ainsi que nous l'avons entendu en témoigner l'intention à l'abbé d'Areynes, le comte avait augmenté de deux cent mille francs la dot de sa nièce.

Ces quatre cent mille francs, placés en valeur de premier ordre, constituaient un revenu de vingt mille francs avec lequel il était possible de vivre simplement, mais largement et de la manière la plus honorable.

La célébration du mariage eut lieu huit jours après la signature du contrat, et le comte Emmanuel d'Areynes, profondément triste, retourna seul à Fénéstranges où la chasse devint son unique distraction.

Les craintes et les pressentiments qui avaient assailli le digne gentilhomme ne furent, hélas ! que trop vite et trop complètement justifiés.

Gilbert pour qui, nous le savons, la fortune relativement modeste d'Henriette ne représentait qu'un moyen d'attendre sans trop d'impatience les millions de l'héritage qui, croyait-il, ne pouvaient échapper à sa femme, nièce et pupille du comte, avait résolu de tenir en apparence ses belles promesses, de rompre avec ses habitudes de dissipation, de ne rien faire, en un mot, qui pût indisposer contre lui le testateur.

Ce plan était très sage. Mais pour le mener à bonne fin il aurait fallu une force de volonté qui manquait totalement à Gilbert.

Ses passions reprurent le dessus. Il redevint le joueur, le libertin, le prodigue, qu'il avait toujours été.

Dès les premiers jours de son mariage il s'était arrangé de manière à prendre sur sa femme—peu capable d'ailleurs de le conseiller sagement—un empire absolu, une autorité souveraine.

Les quatre cent mille francs commencèrent à forder, comme avait fondu la fortune patrimoniale de Gilbert Rollin, en pertes au jeu, en cadeaux, et surtout en entreprises folles, en spéculations louches, grâce auxquelles le jeune homme espérait regagner les sommes disparues et qui, naturellement, ne faisaient que creuser plus profondément le gouffre.

Au bout de deux années, le jeune couple était réduit à la gêne.

Quelques mois plus tard, cette gêne fit place à la misère ; le Mont-de-Piété devint le seul banquier dont la caisse fut encore ouverte, et cette caisse se fermerait bientôt, car les épaves d'un ancien luxe sur lesquelles il prêtait de faibles sommes devint rares.

Gilbert et sa femme furent obligés de venir habiter dans un quartier populeux un logement plus que modeste, qu'on garnit tant bien que mal de quelques meubles échappés aux huissiers.

A coup sûr, Henriette souffrait cruellement, dans son amour-propre de patricienne, dans ses délicatesses de femme élégante, de cette effroyable et humiliante dégringolade, mais elle demeurait malgré tout si follement éprise de son mari, si complètement hypnotisée par cette passion, que jamais la plus faible plainte ne s'échappait de ses lèvres.

A quoi une plainte eût-elle servi ?

La domination du misérable s'affirmait de plus en plus.

Esclave volontaire, la pauvre femme subissait passivement les volontés du maître.

L'idée même de la révolte ne lui venait pas.

La révolte, d'ailleurs, aurait été aussi inutile que la plainte.

Le vicaire de Saint-Ambroise, seul confident de sa cousine, venait souvent à leur secours.

A plusieurs reprises il s'était efforcé d'attendrir son oncle sur la position déplorable du ménage Rollin.

Le comte d'Areynes, instruit de la conduite déloyale de Gilbert et de certaines entreprises qui côtoyaient de très près l'escroquerie, restait sourd à toute prière, à toute supplication.

—Je refuse d'encourager le vice par ma faiblesse ! répondait-il avec colère. Mes pressentiments ne me trompaient pas ! J'avais prévenu Henriette. . . Elle n'a pas voulu me croire, tant pis pour elle ! J'ai rempli largement mes devoirs de parent et de tuteur. . . Je ne dois rien à ces gens-là. Je ne ferai rien. . . qu'ils m'oublient, car moi je veux les oublier ! Je ne les connais pas ! je ne les connais plus !

Le vicaire de Saint-Ambroise sentait que le comte avait raison, mais il n'en continuait pas moins de secourir Henriette.

Faire le bien partout, faire le bien quand même, c'était son bonheur et sa vocation.

Gilbert avait pris en haine la famille de sa femme.

Plus sa misère augmentait, plus les sentiments envieux se développaient en lui.

Sans cesse il pensait à la mort du comte, car il lui semblait impossible que M. d'Areynes déshéritât sa nièce.

Oh ! comme il la souhaitait avidement, cette mort ! Comme il l'appelait ! . . . Comme il aurait voulu pouvoir la hâter ! . . . Comme il n'aurait point reculé devant un crime, si, ce crime, il avait pu le commettre sans risque ! . . .

Quand Raymond Schloss était venu apprendre au vicaire de Saint-Ambroise l'état désespéré du comte, le jeune prêtre avait immédiatement songé à Henriette, qu'il aimait fraternellement autant qu'autrefois et qu'il plaignait de toute son âme, quoiqu'elle eût mérité son sort par sa faiblesse aveugle pour son indigne mari.

Il s'était dit :

—Si je pouvais l'emmener avec moi, peut-être notre oncle, qui l'a tant aimée, retrouverait-il au fond de son cœur, en la voyant, un peu de l'affection d'autrefois. . . Peut-être pardonnerait-il. . .

C'est animé de cette pensée charitable et si vraiment chrétienne qu'il se dirigeait vers la rue Servan, où depuis près d'une année habitaient Henriette et Gilbert.

Nous l'y précéderons de quelques instants.

La rue Servan se greffe sur la rue de la Roquette, coupant la rue du Chemin-Vert, et (à l'époque où commence notre récit) formant impasse du côté de la cité Bertrand, près d'un vaste bâtiment destiné à l'Ecole des Frères, et qui fut, pendant le siège et pendant la Commune, transformé en ambulance d'arrondissement.

Le logement occupé par Henriette et Gilbert était situé au troisième étage de la maison portant le numéro 14.

Il se composait d'une petite entrée, d'une cuisine grande comme la main, et de deux pièces étroites servant, l'une de salle à manger, l'autre de chambre à coucher.

Les fenêtres s'ouvraient sur une cour intérieure.

Les quelques meubles, épaves d'un luxe disparu—nous l'avons déjà dit—juraient avec les plafonds bas, noirs de fumée et de poussière, et les papiers à huit sous le rouleau, défraîchis, décollés par places et couverts de taches graisseuses.

Henriette, assise dans la chambre à coucher, près d'un petit guéridon supportant une lampe à pétrole munie d'un abat-jour en papier vert, raccommodait une robe usée aux trois quarts.

Dans la salle à manger Gilbert Rollin, en uniforme de capitaine de la garde nationale, était installé devant une table encombrée de papiers couverts de noms et de chiffres.

C'étaient les états de solde des hommes de sa compagnie, solde portée à un franc cinquante par tête en vertu d'un décret du Gouvernement de la Défense nationale.

A côté de Gilbert qu'éclairait une simple bougie, un homme, ayant à la main un petit sac de toile grise, se tenait debout, immobile.

Cet homme portait, comme Gilbert, l'uniforme de la garde nationale.

Agé, ou du moins paraissant âgé de vingt-huit ou vingt-neuf ans de taille élevée et d'apparence robuste, ce sergent-fourrier, quoique beau garçon en somme, offrait une physionomie fort peu sympathique.

Pour emprunter une expression au langage populaire, *il marquait mal*.

Les yeux d'un gris faux regardaient rarement en face.

Le front était bas sous des cheveux bruns très épais et taillés en brosse. Le nez aquilin aux narines mobiles s'abaissait sur des lèvres minces.

L'ensemble de la physionomie décelait la duplicité, la ruse, et toutes sortes de mauvais instincts.

Gilbert, penché sur les papiers et une plume à la main, additionnait des chiffres.

Tout à coup il releva la tête.

—Dix hommes n'ont pas touché leur solde dit-il, c'est donc quinze francs que vous avez à me remettre. . .

—Ah ! mais non, ah ! mais non, mon capitaine ! répliqua le sergent-fourrier d'une voix éraillée par l'abus des alcools. Faut pas oublier nos petites conventions, n'est-ce pas ? Est-ce que vous croyez que je vais tenir vos comptes, user du papier, des plumes et de l'encre, sans parler de mon temps, qui vaut son prix, et tout ça pour le roi de Prusse. Oh ! la ! la ! . . . Jamais de la vie ! C'est ça qui ne serait pas du jeu ! Je vais vous donner sept francs cinquante et je garderai le reste !

—Sergent Duplat, répondit Gilbert, c'est bon à faire une ou deux fois, ces choses-là, mais il ne faudrait pas continuer !

—De quoi ? de quoi ? pas continuer ! Si les gardes nationaux voulaient encaisser leurs trente ronds, ils n'avaient qu'à venir à l'exercice ! Il a été dit et affiché, et lu à l'appel, par trois fois, que tout garde jouissant de moyens d'existence, se livrant à un travail quelconque, ne se rendant pas à la réunion de sa compagnie, pourrait se fouiller rapport à sa solde d'un franc cinquante ! C'est-il la vraie vérité, ça, mon capitaine ?

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

Rentré dans sa chambre, Lucien pensa qu'il ferait bien d'écrire à sa grand'mère pour la prévenir de son retour. Sa lettre, mise à la poste le matin, à la première heure, serait à Paris le lendemain matin, quand lui n'y arriverait que le même jour vers quatre heures de l'après-midi.

Voici les quelques lignes qu'il écrivit au courant de la plume :

« Chère bonne maman,

« Comme je te suis reconnaissant ! Comme je t'aime ! Comme je t'embrasse bien fort et de tout mon cœur !

« Je t'écris cette lettre à onze heures du soir ; quand tu la recevras, je serai déjà loin de Casteljoux ; j'espère bien être auprès de toi, de ma mère et de mon père après-demain, avant la nuit. Si tu savais comme j'ai hâte de vous revoir et de me sentir dans vos bras !

« J'ai fait une découverte aussi précieuse qu'inattendue ; préparez-vous à une grande surprise et aussi à une grande joie. J'aurai un assez long récit à vous faire. . . . Ah ! comme vous allez être heureux tous les trois ! Et Emilienne donc ! . . .

« Bonne maman, je ne veux te dire que ceci dans cette lettre : Je connais le nom du père d'Emilienne, ma bien-aimée n'est plus une pauvre fille sans famille.

« Je vous embrasse tous trois, comme je vous aime.

« Votre fils,

« LUCIEN. »

La lettre, prête à être portée au bureau de poste, le jeune ingénieur se coucha et ne tarda pas à s'endormir, ayant sur les lèvres un sourire de bonheur.

XIX.—DEUX ASSASSINS

Le marquis de Mimosa vivait très retiré ; cependant, en dehors de ses visites au général et à Mme de Vauclair, il allait dîner tous les mercredis chez le comte d'Alcala, qui avait son hôtel rue La Pérouse, non loin de l'Arc-de-Triomphe.

La soirée chez d'Alcala s'était prolongée. Le marquis descendait tranquillement, sa canne à la main, le cigare aux lèvres. Il ne s'aperçut pas que deux hommes le suivaient, laissant toujours entre eux et lui la même distance, et cherchant les endroits les plus obscurs.

Le marquis, ayant traversé le rond-point, s'engagea dans cette partie du carré Marigny où, derrière les jardins du palais de l'Élysée, des massifs d'arbustes et des arbres en quinconce fournissent pendant la belle saison une ombre précieuse aux promeneurs.

Les deux hommes avaient aussi traversé le rond-point, puis avaient hâté le pas, de manière à devancer le marquis.

Celui-ci se dirigeait vers l'avenue Gabriel, qu'il se proposait de suivre pour gagner l'hôtel Maurice.

Soudain, sortant de l'obscurité un homme bondit sur le marquis et lui plongea la lame d'un poignard dans la poitrine, avant qu'il ait pu seulement soupçonner l'attaque. Il poussa un soupir et s'abattit sur le sol.

Alors l'assassin se pencha sur sa victime et vivement, lui enleva sa montre, son portefeuille et son porte-monnaie, puis disparut.

Un homme qui s'était arrêté à quelques pas, près d'un arbre, avait tout vu, mais son saisissement avait été tel qu'il ne put tout d'abord appeler au secours ; aucun son ne pouvait sortir de sa gorge, et il restait là, immobile, comme pétrifié.

L'assassin s'était dirigé rapidement vers un de ces bouquets de hauts arbustes au feuillage persistant, qui se trouvent en assez grand nombre dans le carré Marigny. L'autre homme l'attendait là, caché dans l'ombre.

—Est-ce fait ? demanda-t-il à voix très basse.

—Oui. Il n'a pas eu le temps de pousser un cri, il est tombé mort.

—Tu as pris ce qu'il avait sur lui ?

—Oui.

A peine ce mot avait-il été prononcé que don Antonio, d'un mouvement brusque, dégacha le stylet qu'il avait caché sous son pardessus et l'enfonça jusqu'à la garde dans la poitrine de Forestier. Il tomba aussitôt, comme était tombé le marquis, mais en poussant un

grand cri auquel répondirent les cris : « Au secours ! à l'assassin ! » du témoin du premier assassinat, ayant enfin retrouvé la voix.

L'Espagnol fuyait lorsqu'il se trouva en face de trois gardiens de la paix qui accouraient aux cris répétés : « Au secours ! au secours ! à l'assassin ! »

A la vue de ces hommes qui lui barraient le passage, don Antonio jeta le poignard qu'il avait encore à la main et qui fut aussitôt ramassé par un des agents. Pendant quelques secondes, le misérable se débattit avec fureur entre les mains des gardiens de la paix ; mais il fut maîtrisé et, solidement maintenu, on l'entraîna vers le poste de police de l'Élysée.

Pendant d'autres gardiens de la paix et plusieurs personnes arrivèrent, attirés par les cris d'alarme du témoin du premier crime, qui était resté auprès du marquis.

D'après ses paroles, on ne douta point qu'il n'y eût eu double crime ; sur les indications qu'il donna, on chercha et l'on trouva le corps de Forestier, ayant, comme celui du marquis, tout l'apparence d'un cadavre. Mais un agent ayant appliqué sa main sur la poitrine du marquis, il la retira pleine de sang après avoir senti les battements du cœur.

Il était urgent d'aller chercher du secours ; on courut au poste de police et l'on revint bientôt avec deux brancards sur lesquels on transporta les deux corps à la pharmacie du faubourg Saint-Honoré, voisine de l'hôtel Beauvau.

La pharmacie était fermée depuis longtemps ; mais elle fut ouverte et le pharmacien, descendu de sa chambre à la hâte, à peine vêtu, soumit les deux victimes à un premier examen et constata qu'elles vivaient encore.

On alla chercher un médecin qui demeurait tout près, rue de Miromesnil. Tout jeune, il n'était pas encore couché, il travaillait entouré de livres. Il ne se fit pas attendre.

Il examina d'abord le marquis. Une large plaque de sang rougissait sa chemise. La plaie saignait encore.

—Je ne crois pas sa blessure mortelle, dit le médecin ; mais si le coup avait été porté une ligne plus bas, la mort eût été foudroyante ; la lame du couteau a glissé sur une côte et est allée s'enfoncer profondément du côté de l'épaule.

Pas plus que le marquis son assassin n'avait repris connaissance. Il était d'une pâleur livide, un mince filet de sang s'échappait de la blessure qui ne présentait qu'une ouverture triangulaire très étroite.

—L'hémorragie s'est produite à l'intérieur, murmura le médecin.

Et il hocha la tête.

Avec l'aide du pharmacien, il procédait au pansement des deux blessés lorsque le commissaire de police, que l'on était allé prévenir, arriva.

Tout d'abord on avait cru que les deux hommes avaient été frappés par l'individu que les gardiens de la paix avaient arrêté. Mais les deux blessures n'avaient pas été faites par la même arme. D'ailleurs, on avait les deux instruments de mort : le stylet ramassé par un gardien de la paix et le poignard trouvé près de Forestier. Les deux lames portaient des traces de sang.

Cette particularité faisait réfléchir le commissaire de police ; c'était singulier ; il ne comprenait pas. Il interrogeait les gardiens de la paix, qui, ne comprenant pas plus que lui, ne pouvaient le renseigner.

Ce double assassinat présentait un caractère mystérieux qui intriguait le commissaire.

Cependant, un agent apprit au magistrat que le premier meurtre avait été commis sous les yeux d'un jeune homme, qui était encore dans la rue, mêlé aux curieux rassemblés devant la porte de la pharmacie. On le fit entrer.

Le commissaire de police le toisa du regard. Il était élégamment vêtu et de mine distinguée.

—Comment vous appelez-vous ? lui demanda le commissaire.

—Frédéric Lauroy, répondit-il, et je demeure rue de Boétie.

—Est-ce que vous êtes parent de M. Lauroy, avocat au Conseil d'Etat ?

—C'est mon père, monsieur.

—Ah ! bien ; veuillez me dire, monsieur, ce que vous avez vu, ce que vous savez.

—Je traversais le carré Marigny pour rentrer chez moi lorsque je vis un homme s'élançant sur un autre, le frapper, puis, quand il fut à terre, le fouiller et lui enlever ce qu'il avait sur lui. L'attaque avait

été si brusque, si rapide, que je ne pus empêcher ni l'assassinat ni le vol ; je n'étais pourtant qu'à quelques pas, mais j'avais éprouvé une commotion si violente que j'étais comme cloué sur place. Je n'avais même pu appeler au secours. Ce fut seulement quand, un peu plus loin, un cri terrible a retenti, que je repris possession de moi-même, et pus enfin crier au secours, à l'assassin :

— Ces deux hommes ont été frappés à deux minutes d'intervalle ; reconnaissez-vous celui qui est tombé sous vos yeux.

— Oui, monsieur le commissaire, le voilà, répondit le jeune homme, montrant le marquis.

Puis aussitôt :

— Ah ! par exemple, s'exclama-t-il, voilà qui est étrange !

— Que voulez-vous dire ?

— Celui-là, répondit le jeune homme, désignant Forestier, est l'assassin de celui-ci.

— Vous ne vous trompez pas ? Vous êtes sûr ?

— Oui, monsieur, c'est lui, c'est bien lui. Je n'ai pas bien vu sa figure ; mais je le reconnais à son vêtement et à ce chapeau de feutre à larges bords.

On trouva sur Forestier la montre et la chaîne, le portefeuille et le porte-monnaie de sa victime.

Le doute n'était plus possible et, selon toute apparence, le vol avait été le mobile du crime.

Mais pourquoi, après avoir frappé, l'assassin avait-il été frappé à son tour ? Le deuxième assassin avait-il voulu voler le premier ? Et pourtant, dit le proverbe, " les loups ne se mangent pas entre eux. "

Tout n'était pas encore éclairci. On restait toujours en présence d'un mystère qui ajoutait un grand élément d'intérêt à ce drame, un de ceux pour lesquels se passionne le public.

Le commissaire de police ouvrit le portefeuille. Il y trouva des billets de banque et une lettre, portant le timbre espagnol, adressée à M. Ramon Albarès, hôtel Meurice, à Paris. C'était une précieuse indication.

Les pensements étaient terminés. Ni le marquis, ni Forestier ne reprenaient connaissance ; mais le visage du premier se colorait légèrement et la respiration était meilleure.

Le médecin demanda que les deux blessés fussent immédiatement transportés à l'hôpital Beaujon.

Tous deux étaient restés sur les brancards. Le commissaire de police fit emporter le meurtrier, sur lequel on n'avait trouvé aucun papier pouvant faire constater son identité ; mais il pria le jeune docteur de continuer à donner ses soins à l'autre blessé, afin de le faire sortir de son évanouissement.

Au bout d'un quart d'heure, le marquis rouvrit les yeux et remua les lèvres. On pensa qu'il pourrait parler.

— Vous vous appelez Ramon Albarès ? lui dit le commissaire de police.

Il ne put répondre.

— Où demeurez-vous ?

Les lèvres du blessé remuèrent, mais restèrent muettes.

— N'est-ce pas à l'hôtel Meurice que vous demeurez ?

Le marquis eut un mouvement de tête affirmatif. Puis, d'une voix très faible, à peine distincte, il répondit :

— Oui.

— L'hôtel Meurice est tout près d'ici, dit le commissaire de police au médecin, croyez-vous qu'on puisse sans danger y transporter le blessé.

— Oui, en prenant des précautions pour lui éviter les secousses.

Des ordres furent donnés en conséquence, et après avoir été soigneusement enveloppé pour le garantir du froid, le marquis, accompagné du jeune médecin, fut dirigé vers la rue de Rivoli.

Il pouvait être alors trois heures du matin ; les bees de gaz projetaient leur lumière affaiblie sur les magasins fermés. Mais, déjà, des voitures de paysans, apportant des denrées aux Halles, troublaient le silence des rues.

Le marquis de Mimososa était très considéré à l'hôtel Meurice, moins à cause de sa grande fortune que de sa générosité, de son affabilité et de la bienveillance qu'il apportait dans ses rapports avec tout le personnel de l'hôtel.

Le malheur qui lui était arrivé mit en grand émoi les maîtres et les domestiques. On le porta dans sa chambre avec les précautions les plus minutieuses, et c'est sous les yeux et avec l'aide du médecin qu'il fut déshabillé et mis dans son lit.

Un garçon avait été envoyé rue des Pyramides pour prévenir le général de Vauclair.

Bientôt le général, Mme de Vauclair et Rosina Balti accoururent. Ce fut une scène navrante.

Le docteur cherchait vainement à calmer cette explosion d'une immense douleur.

— Tout espoir n'est pas perdu, disait-il.

Faible consolation pour la pauvre Rosina et pour ces deux vieillards désolés, qui n'avaient plus au monde que leur gendre pour les rattacher à la vie et dont ils croyaient voir la tombe ouverte.

La belle figure du marquis, d'une pâleur marmoréenne, était calme, mais il ne parlait pas ; ses lèvres s'agitaient de temps à autre sans qu'il articulât aucun son ; sa main, encore gantée, pendait hors du lit.

Le général, penché sur le visage de son gendre, la tête appuyée dans sa main, laissait couler de grosses larmes qui s'arrêtaient sur sa moustache blanche.

Mme de Vauclair, affaissée dans un fauteuil ne pleurait pas ; cependant, les larmes l'auraient soulagée ; ses yeux secs et mornes trahissaient le sombre désespoir de la mère à laquelle la mort va prendre son dernier enfant.

Rosina Balti, à genoux près du lit, sanglotait et par moments, psalmodiait une prière espagnole qui sortait confusément de sa gorge suffoquée.

Tout à coup, les lèvres du blessé s'ouvrirent et il laissa échapper un mot, un seul :

— Thérèse !

Les sanglots de la nourrice redoublèrent.

Toutes les douleurs du passé lui remontèrent au cœur.

Après sa chère petite Thérèse perdue, voir mourir son maître vénéré, c'était trop pour ses forces.

Le jeune docteur essuyait ses yeux humides.

Le général s'approcha de lui, et à voix basse :

— Monsieur le docteur, lui dit-il, j'ai pleine confiance en votre savoir, mais ne pensez-vous pas qu'il serait bon de vous adjoindre un de vos confrères ?

— Vous allez au-devant de mon désir, monsieur le général.

— Dites-moi le nom du médecin-chirurgien qu'il vous plairait de voir ici et j'irai le chercher moi-même.

— Celui dont je voudrais avoir la consultation demeure assez loin.

— Oh ! il importe peu.

— Il est une de nos grandes célébrités médicales : il a été mon maître quand j'étais interne à l'hôpital Beaujon.

— Son nom, monsieur, son nom ?

— C'est le docteur Delteil.

— Je le connais de réputation. Il demeure ? . . .

— A Passy, rue Boulainvilliers, No 14.

— Il consentira à venir ?

— Nul plus que le docteur Delteil n'a le sentiment du devoir professionnel : il viendra.

— Je cours le chercher.

Quelques instants après, le général faisait atteler, et le coupé, emporté par un cheval pur sang, se dirigea vers les hauteurs de Passy.

Le concierge de l'hôtel Villarceau, réveillé par le bruit de la sonnette violemment secouée, ouvrit la porte.

Le docteur Delteil était rentré tard, fatigué, il dormait. Mais le domestique qui était de veille le réveilla et lui remit la carte du général.

Le docteur sauta à bas du lit, s'enveloppa dans sa robe de chambre et fit entrer le visiteur.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon général ? demanda-t-il.

— Cette nuit, le marquis de Mimososa, mon gendre, a été frappé d'un coup de poignard dans les Champs-Élysées ; sa vie est en danger : venez, monsieur le docteur, et, peut-être vous le sauverez.

— Je m'habille et je suis à vous.

— Ma voiture attend à la porte.

— C'est bien.

Quelques minutes après les deux hommes montèrent dans le coupé. Si rapide que fût la course, elle paraissait lente au général, qui criait au cocher :

— Plus vite, mon garçon, plus vite !

La voiture volait comme une flèche.

Enfin, trempé de sueur, le cheval s'arrêta devant l'hôtel Meurice.

Quand le docteur entra dans la chambre du blessé, l'ange du ciel qui aurait apporté le salut ou un arrêt de mort n'aurait pas reçu un accueil plus solennel. Mme de Vauclair et Rosina Balti s'étaient dressées debout : anxieuses, respirant à peine, elles attendirent.

Le docteur Delteil échangea d'abord quelques paroles à voix basse avec son élève ; puis il s'approcha du lit, souleva la couverture et d'une main délicate enleva l'appareil et appuya l'oreille sur la poitrine du blessé.

Ces instants parurent un siècle aux assistants ; haletants, le cœur affreusement serré, ils attendaient que l'oracle parlât.

Le docteur se redressa ; déjà l'expression de sa physionomie était de bon augure.

— Aucun organe essentiel à la vie n'a été atteint, dit-il ; M. le marquis a perdu beaucoup de sang, de là son extrême faiblesse ; mais c'est peut-être aussi ce qu'il l'a sauvé ; rassurez-vous, il vivra ; grâce à sa constitution robuste, dans quelques jours il pourra se lever et la convalescence ne sera pas de longue durée.

Ceux qui ont passé par des trances pareilles comprendront seuls la joie délirante qui illumina les visages.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

Nouveautés

A POUR LE

PRINTEMPS

Pereales Francaises, 32 pouces
de largeur, à 25c la verge
Indiennes Anglaises, 32 pouces
de largeur, à 15c la verge
Sateens Francais, 32 pouces de
largeur, à 20c la verge

MOUSSELINES SUISSES
MOUSSELINES SUISSES
PIQUES FRANÇAIS
PIQUES FRANÇAIS

GUILLAUMES ÉCOSSAIS
GUILLAUMES ÉCOSSAIS
DUCKINGS BLANCS
DUCKINGS COULEURS
TOILES UNIES
TOILES BRODÉES

TOILES RAYÉES
TOILES CARREAUTÉES
BATISTES FRANÇAISES
BATISTES FRANÇAISES
ETC. ETC. ETC.

John Murphy & Cie

23 Rue Sainte-Catherine

coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3833

MESDAMES

Toutes les dames élégantes
Emploient.

"CREME LA SIMON"



Mme ADELINA PATTI dit :
" Elle est sans pareille."
Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum

Elle guérit en une nuit les Boutons, Gerçures, Eruptions

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.

Le **VIN** à
l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs
de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et
les propriétés thérapeutiques des préparations
alcooliques. — Il est précieux
pour les personnes dont l'estomac ne
peut pas supporter les substances grasses.
Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les
MALADIES de POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,
"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital \$2,000,000
Primes pour l'année 1893 2,365,036
Fonds de réserve 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques
ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

J. B. C. TRESTLE, L.C.D.

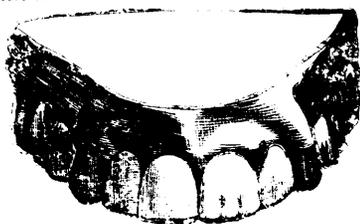
Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST-DENIS

Au-dessus de la phar. Bariljon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine porcelaine Couronne en or.

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de **LA PRESSE** sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans **LA PRESSE**

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans **LA PRESSE**

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes **LA PRESSE**.

Désirez-vous retrouver un art ou perdu
Annoncez dans **LA PRESSE**.

Tout le monde reçoit **LA PRESSE**.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans **LA PRESSE**

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 23 Mars 1895

42,034

La **PRESSE** sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

POUDRE

— POUR —

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante
Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.
Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur.
Direction dans chaque boîte.
Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE
216, SAINT-LAURENT
MONTRÉAL

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT
MONTRÉAL



HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphimanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les
POUDRES - ORIENTALES
LES SEULES
Qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé le
DEVELOPPEMENT

ET LA
Fermeté des Formes de la Poitrine
CHEZ LA FEMME
SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine
MONTRÉAL Tel. Bell 6 513

"LUBY"

POUR LES CHEVEUX

A. DANAI, L. C. D.

CHIRURGIEN-DENTISTE



123 RUE ST-LAURENT

Obturations en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques genévines en celluloïde. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.
ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.
MME A. CHAREST, 79, St-Denis